

PENNEG

De CARANTEC

A L'ISLANDE

ÉTÉ 1975

P LANARD

samedi, le 24 mai 1975

Depuis trois ^{jours} PENNEG est là, impatient, sur la grève; perché sur ses béquilles. A chaque marée il tente de partir, et chaque fois se rendort, tentative manquée.

Alors, aujourd'hui, je décide de le libérer.

Un bateau n'est jamais tout à fait prêt. Au dernier moment, c'est tel ou tel objet qui manque, apparemment inutile mais combien précieux lorsque la maison flottante est hors de portée de la boutique du coin; aussi d'interminables navettes, un temps en retard sur la ronde trop rapide des aiguilles, transforment la cabine en boîte à surprises. Dire que je souhaitais un bateau bien rangé!

Il est presque 16 heures lorsqu'enfin, conscient de sa beauté, tout dessus, un peu maladroit d'émotion, de fierté, mon joli voilier se tourne vers le large.

Jojo est resté à bord, pour l'appareillage. Ce bateau, construit de ses mains habiles, c'est un peu son enfant. Sur la grève, la famille JEZEQUEL me fait de grands signes d'adieu. Françoise a gagné quelques mètres en allant au bout de la cale.

Jojo saute dans son canot. Les amis deviennent mouches; puis fourmis; et disparaissent.

Seul, à la barre, petit Pierre se perd un peu dans la complexité des sentiments qui gonflent son cœur. Il est dur de quitter famille et amis. Mais devant moi, si je sais la mériter, se dessine une merveilleuse aventure.

Dans la cabine, d'un côté un far breton et une petite fiole de "calva", cadeau de dernière heure; de l'autre, un lot de cartes marines et d'instructions nautiques.

Allons! Il faut savoir partir.

Au plus près tribord amures, PENNEG se faufile merveilleusement dans une petite brise de Nord-Nord-Est. Près de Roscoff, il rattrape aisément un "Requin".

Costan est doublé. Une étape est franchie. Cap au 320 compas, vers les Scilly.

La nuit tombe. Comme pour me rassurer, Bartz et l'île Vierge montrent leurs deux yeux de feu. Leurs deux yeux qui papillotent, puis s'endorment.

La brise aussi s'est assoupie, et PENNEG se désarticule sur un clapot désordonné. Très doux à la barre, il refuse de naviguer sans moi plus de quelques instants. Aurait-il peur? Serait-il jaloux? Le temps d'une tasse de café, c'est tout ce qu'il veut bien me concéder. Je dois

rester avec lui toute la nuit, tenant la barre comme on tient la main d'un enfant, simplement pour le rassurer, lui faire sentir une présence. Mais peut-être aussi a-t-il deviné que, pour cette première nuit, je ne saurai ni dormir ni me reposer, trop énervé; et peut-être est-ce sa façon de me tenir compagnie; de m'assurer de sa fidélité....

Dimanche, le 25 mai 1975.

Une brise d'Est-Sud-Est nous pousse, mille après mille, tout au long de la journée. Pour cette première journée, conciliante elle n'osera pas dépasser la force 4, juste ce qu'il faut pour m'inciter, par amusement, à remplacer pendant une heure le gènois par le foc n° 1; il faut bien manoeuvrer un peu.

Heureuse traversée sans histoires.

Confiant dans mon estime, PENNEG fonce, imperturbable, malgré l'horizon blanc qui rend la côte invisible.

A 21 heures et quart, Wolf Rock se montre au 15. A 22 heures et quart, droit devant parait un feu rouge : Sainte Hélène des Scilly!

En mer il faut savoir rester humble; ne pas s'enorgueillir d'un apparent succès. Aussi je mets en panne le temps de faire, calmement, avec le maximum de précision, le point: atterrissage impeccable!

lundi, le 26 mai 1975.

Une heure du matin. Je salue Sainte Mary des Scilly en amenant le foc. Après avoir préparé le mouillage et procédé à une inspection générale j'embouque le chenal. La brise a subitement fraîchi, au point que sous grand'voile seule PENNEG fend l'eau à près de 6 noeuds, refoulant, me semble-t-il, un fort courant. La lune est au rendez-vous, et malgré mon sommeil je n'ai aucune hâte d'arriver tant le spectacle est beau.

A 4 heures, bien en ordre, arborant en bonne place pavillons anglais et français, paisiblement mouillé à Sainte Mary, PENNEG, en rêvant un peu, s'endort.

J'espérais un long sommeil, mais à 9 heures à peine passées un grand bruit met fin à mon repos; c'est le douanier! Très aimable, il m'amuse, à vouloir sortir d'une minuscule valise une montagne d'imprimés, essayant de cacher sa nervosité sous le masque du flegme. Puis c'est au tour du non moins sympathique capitaine de port, de me rendre visite.

Partant à la découverte du pays, j'admire au passage les remarquables "jigs", anciennes embarcations de pilotage à l'extraordinaire finesse. Et je bavarde avec mes voisins de mouillage: "Wild Rocket", "Résolution" et "Beg Houarn".

mardi, le 27 mai 1975.

Toujours Nord-Est, la brise a encore fraîchi. Les nuages saluent à la sauvette, parfois à 40 noeuds. L'éducation se perd! Pourquoi partir? Je suis fort bien ici.

Après une longue promenade à pied, je rends visite à Philippe Harlé et Madame, qui procèdent aux essais du "Mareuil". Dîner fort sympathique au cours duquel une aiguille à voiles m'est offerte en gage d'amitié.

Puis "Mareuil" appareille, range PENNEG et disparaît dans la nuit qui tombe.

mercredi, le 28 mai 1975.

La brise a molli, confirmant les informations optimistes du bureau du port. A 10 heures et quart, sous grand'voile et foc n°2 prudemment établi, poussé par une brise Nord-Est force 3 à 5, PENNEG prend la route de l'Irlande.

L'Irlande. Pays de rêve...

A 11 heures et demi, Bishop est dans le Sud. La route est libre: cap au Nord! Dépossédé par le génois, le n° 2 reprend sa place en fin d'après-midi, la brise ayant nettement fraîchi. PENNEG marche dur, presque seul barre amarrée. A 18 heures j'ose envoyer le foc n° 1, et mon bateau se trouve ainsi presque parfaitement équilibré.

PENNEG?....Une merveille!

jeudi, le 29 mai 1975.

J'ai quand même dû barrer toute la nuit. Comme pour la traversée de la Manche, bien que presque neutre à la barre, PENNEG refuse absolument de naviguer seul, acceptant tout juste que le pauvre capitaine prenne le temps d'une tasse de bouillon ou de café.

Vers 6 heures, j'envoie le génois, donnant noble prestance à PENNEG qui, d'un sourire d'écume à l'étrave, salue un pétrolier.

En début d'après-midi l'horizon blanc accroît mon anxiété; un sixième sens m'indique la proximité du Fastnet confirmant, si j'ose dire, mon estime, mais rien en vue. Enfin, à 14 heures 30, moment intense de joie: l'Irlande! Droit devant, "le Rocher"! Le Fastnet est bien là, à moins de 3 milles. Estimant sa mission terminée, la brise tombe!

J'espérais bien pouvoir aborder, ce soir, la côte Ouest de l'Irlande; mais sans vent il n'en est plus question. Péniblement, après sept heures harassantes à chercher, sous un soleil moqueur, le moindre souffle; à guetter les courants; à choisir le meilleur hâvre, enfin, à 21 heures 30, PENNEG se repose, au bout de son ancre, dans la curieuse faille de Crookhaven. Un pêcheur entre à ma suite, semblant refermer

derrière lui un filet de nuit, et m'offrant deux magnifiques lieux en signe de bienvenue.

Je crois rêver: je suis en Irlande! En avais-je rêvé, lorsque je longeais les côtes bretonnes en kayak! Avec mes amis Bretons, nous parlions de ce pays comme de notre "Paradis"....

vendredi, le 30 mai 1975.

A quoi bon me presser, puisque maintenant je suis en Irlande! Si je ne pouvais poursuivre, ne serais-je pas heureux, ici? Allons, petit Pierre; laisse l'ancre au fond, aujourd'hui.

Après les classiques corvées -provisions, eau douce, lessive-, je pars à pied à la découverte du pays, gambadant au front de la falaise, saluant au passage un curieux petit âne, discrète tache à la couleur des granits au milieu desquels il est caché.

Le hasard me fait rencontrer l'extraordinaire Patrick Murphy. Ce journaliste de 75 ans, critique littéraire, ce géant en tenue de Sherlock Holmes, parle parfaitement le français. Assis au pub, devant une pinte de guinness, nous bavardons longuement. Chacune de ses phrases s'achève en un inimitable éclat de rire.

Ce soir, au Crookhaven's Pub, je retrouve Patrick, en compagnie d'un grand avocat irlandais et de sa femme, d'un riche armateur gallois et de sa femme... la belle Ellen!... la curieuse Ellen!... Deux pintes de guinness-que boire d'autre, en Irlande?- favorisent les relations, et la soirée se prolonge fort agréablement jusqu'aux cent pas impatientés du policeman de service signifiant à chacun qu'il est l'heure, déjà, de rejoindre son chez-soi.

La brise d'Est a bien fraîchi et PENNEG tangué dur, semblant me reprocher de l'avoir, un peu, abandonné. Jaloux, va!
samedi, le 31 mai 1975.

La brise fait la douce et le soleil s'est réveillé de charmante humeur; un bon sourire orne ses lèvres lui donnant un air attendri, presque paternel.

Le village s'anime. "Ceux de Cork" viennent quérir leur week-end d'air pur et de paix. Quant à moi, lorsque je rejoins Patrick au restaurant où il a eu la gentillesse de m'inviter, je trouve qu'il y a beaucoup de bruit. La loi de la relativité!

Déjà connu "comme le loup blanc", je dois boire chez O'Sullivan plus de guinness que désiré sous les clins d'oeil de la jeune patronne avec qui, hier, j'avais spontanément sympathisé. Croire qu'en Irlande

les femmes ont forte personnalité, je fais la connaissance d'une jeune fille fort sympathique et - ce qui ne gêne rien - fort belle, juriste à Dublin. Un long palabre à "très haute portée philosophique" est prétexte à goûter ensemble quelques heures d'un cuisant soleil.

Recherchant le pauvre anglais péniblement appris au lycée, parfois je m'exprime ou comprends mal; mais qu'importe. Ici, je me sens adopté, simplement, sans arrière-pensée. Chacun cherche à me décrire l'Irlande avec franchise, me mettant en garde contre ses pièges, contre les apparences dont il convient que je me méfie, aussi bien que me parlant avec passion de ce qui est flatteur.

Assis, solitaire, sur un canot retourné, lézardant au soleil, un vieux pêcheur me dit simplement: "You're a man!", compliment que je ne suis pas sûr de mériter.

Prévoyant partir demain matin, je fais quelques adieux, devant promettre d'essayer de revenir.

Dimanche, le 1er juin 1975.

6 heures. Est-ce un esprit malin? L'ancre est à pic, mais impossible de déraper. Frappant un palan improvisé, je relève, crochée à mon mouillage, une vieille ancre à jas de quelques 20 kilos, prise que je dépose sur un bateau de pêche, imaginant la réaction du patron au moment d'embarquer.

Libéré, PENNEG déploie à nouveau toute sa toile. Oh, il n'y a pas risque à démâter. Le Noroît fait le paresseux. Mais le beau temps n'est-il pas le meilleur lot? Et quand bien même PENNEG se traînerait? C'est ma maison; une maison qui me permet d'admirer des paysages inconnus, magnifiques; et de profiter d'un chaud soleil.

Passées les hautes falaises de Mizen Head, la brise fraîchit progressivement, et après m'avoir concédé un dernier répit, le temps de faire un point astronomique afin de contrôler mon sextant et mes compétences, soufflant à 25 noeuds elle me fait me faufiler à bonne vitesse entre Dursey Head et Calf, où les courants créent une mer particulièrement agitée. Un splendide voilier hollandais me double avec une arrogante aisance, et je dois faire une comparaison objective de la taille des deux bateaux pour étouffer mon désappointement. Le gènois m'apitoie, il me semble lui voir tirer la langue. Ayant décidé que la prudence serait la règle d'or de ma croisière, j'envoie le foc n° 1. Croyant sa force sans limites, haussant les épaules en fausse décontraction, il tire PENNEG comme par le bout du nez. Une blanche moustache gauloise orne l'étrave.

Entre Skarrif et Deenish la mer est aplanie. Bien à l'abri de la haute île verte la fraîche brise est devenue caresse. J'aimerais

mouiller ici, mais les fonds de 45 mètres m'incitent à poursuivre jusqu'à Ballinskellig Bay, sauvage à souhait, où nous décidons d'un commun accord, PENNEG et moi, de nous reposer. Dépassant un gros bateau de pêche au mouillage d'attente je laisse tomber l'ancre dans une prairie d'algues déployées jusqu'à fleur de quille.

Ce mouillage solitaire me permet de mieux réaliser la petitesse de l'homme, et peut-être dans cette Irlande simple mes pensées sont-elles les mêmes que celles de Bernicot au mouillage de Playa Parda, dans le détroit de Magellan.

La vie est un combat. Mais un combat contre soi-même.

....Petit Pierre, laisse ton esprit vivre au présent....

lundi, le 2 juin 1975.

Tant mieux s'il vente 7. C'est un bon prétexte pour rester ici. Un instant de communion entre Dame Nature et moi.

Le bateau de pêche est reparti. Je suis seul sur ce plan d'eau encaissé, abrité, presque lac. PENNEG se dandine au gré des rafales tombant des hauteurs, invisibles toboggans dévalant ces immenses pentes brunes et vertes.

Perdu dans mes pensées, j'admire le paysage. Et voilà que d'un embryon de quai part un canot. Après avoir relevé leurs filets, les deux occupants contournent PENNEG, me demandant avec discrétion si j'ai besoin de quelque chose. Sur ma réponse négative, ils reviennent vers le quai mais à mi-chemin font demi-tour et, avec la même respectueuse attitude, me demandent si j'ai besoin d'aller à terre. Un second refus me paraissant indélicat, j'embarque dans la belle embarcation, longue, étroite; une sorte de grand canoë à tableau, propulsé par un moteur hors-bord moderne remplaçant des avirons ancestraux. Ayant justifié mon acceptation par le besoin d'approvisionnement, les deux marins m'amènent en voiture - une vieille voiture passablement rouillée me rappelant ma 203 au plancher percé par lequel on pouvait voir, sous les pieds, défilier la route - au pub-shop, m'offrant à boire, tournée que j'arrive à payer discrètement. A la boutique, la patronne me parle en bon français de l'Irlande. Une fois encore je sens à quel point les Irlandais sont amoureux de leur pays et aimeraient le protéger de ce qu'ils nomment "cancer". Les Irlandais sont heureux, comme ils sont. Ils aimeraient qu'on les laisse en paix.

En attendant le retour de mes compagnons partis manger, je fais une longue marche au cours de laquelle je ne sais empêcher mes pensées d'aller bon train.

L'Irlande m'apparaît soudain comme un purgatoire où l'homme,

hors tout complexe, ressent sa petitesse, ses faiblesses, et cherche avec simplicité la survie et le droit chemin de la vie.

Ici l'homme a le droit d'être fier; mais l'orgueil n'a pas sa place.

Auprès de Dieu, l'homme même le plus fort n'est qu'un bien faible petit enfant.

Peu avant le lancement de PENNEG, un de mes enfants me demandait pourquoi il y avait tant de croix en Bretagne; surtout, avait-il remarqué, dans les endroits sauvages. Dans cette rude Irlande, point besoin de croix. Sans rappel imagé, l'homme sent bien qu'il est si petit, si faible, qu'il doit accorder sa confiance à la miséricorde divine.

Oui, mes pensées vont bon train, passant outre mes efforts pour les réfreiner.

Ici, il me semble sacrilège de marcher sans savoir où l'on pose les pieds.

Et dire que dans les pays prétendus riches - qu'est-ce que la richesse? - on se permet de tant gaspiller!

Et dire que dans les pays qui se prétendent riches on se croit sur le chemin du bonheur!

J'aimerais rester en Irlande; y vivre humblement; pêcher.

Pour comprendre l'Irlande, il faut y être allé. Et pour me comprendre, peut-être faut-il comprendre l'Irlande....

....Les deux marins reviennent.
C'est tout.

De retour à bord, apparemment seul, je suis ému; définitivement marqué. Mais heureux.

mardi, le 3 juin 1975

A 6 heures, poussé par une insignifiante brise de Nord-Est, PENNEG quitte cet étrange et fascinant mouillage. Le paysage est si beau que je me complais à cette lenteur.

Bien des gens prétendent que l'Irlande ressemble à la Bretagne. Ici, c'est faux. Et puis, pourquoi chercher des ressemblances? L'Irlande est elle-même; ça lui suffit.

Doubler Dollus Head n'est pas facile avec si peu de vent. La houle, ricochant contre les falaises, crée un clapot désordonné, cassant l'erre de PENNEG, m'obligeant à partir plus au large à la recherche de conditions meilleures.

Le soleil est si chaud que je fais un turban d'un torchon blanc, passant peut-être pour un Arabe aux yeux de l'équipage du chalutier "Versailles" qui me croise bon train.

Doucement, vers 23 heures, PENNEG atteint le calme mouillage de Ventry.

mercredi, le 4 juin 1975.

A 6 heures 30, nouveau départ. Le vaillant gènois reprend son poste, devançant la grand'voile d'une orgueilleuse encôlure. Des pêcheurs viennent à ma rencontre, craignant pour leurs filets à saumons qui s'étendent très au large. Ils sont rassurés lorsque je leur dis que PENNEG a une quille longue. Par courtoisie, je fais cependant un grand détour qui, hélas, m'éloigne un peu trop à mon goût de cette côte si belle dans le jour qui s'éveille.

Bien vite la brise passe au Sud, fraichissant à 30 noeuds. Bavant l'écume, PENNEG embouque le Blasket Sound tout dessus, voiles en ciseaux. Ça tangue et ça roule; ça danse. Mais la barre est très douce, et ça avance! L'étrave tantôt pointe vers le ciel, tantôt fonce dans un creux de vague, et je ne sais quel est le plus beau, de mon bateau, de la mer ou du détroit. C'est un tout, pour moi indissociable.

Passée Sybil Head la magnifique, à 8 heures 30, abrité des immenses falaises presque verticales - que de paysages grandioses, tout au long de cette côte irlandaise -, je troque le gènois pour le foc n° 2, manoeuvre qui me permet de souffler un peu après cette course échevelée.

Bientôt le soleil prend de la vigueur. L'air est plus léger, le vent perd de son aigreur; je peux envoyer le n° 1. Au loin la côte défile; vite.

Je m'attendais à trouver de nombreux bateaux à l'embouchure de la rivière Shannon; mais non: PENNEG est seul, minuscule sur cette mer déserte.

A 18 heures 20 j'aperçois la partie Est d'Inishmore, "la grande île", la plus Ouest des îles Aran. Et puis - je n'y croyais plus - d'autres bateaux: des chalutiers.

Voyant quatre îles au lieu de trois, je lis et relis cartes et instructions nautiques jusqu'à réaliser enfin que la partie centrale d'Inishmore, très basse, n'est pas encore visible.

A mesure que le soleil s'endort la brise, complexée, crachant une désagréable pluie, veut imposer à nouveau sa loi nous faisant, d'une bousculade, traverser Gregory Sound à fond de train. Le ciel est chargé de lourds nuages. Il pleut à verse. La brume fait son apparition.

L'obscurité tombe brusquement.

J'amène le foc et prépare le mouillage. A 21 heures, sous grand'voile seule, accusant de grands coups de gîte, guidé par une simple carte d'atterrissage, PENNEG essoufflé termine sa galopade à l'entrée de la baie de Killeany, tout près de la bouée d'entrée à l'étrange apparence d'épouvantail à moineaux, dans une ambiance vraiment sinistre.

Avec ces vents de Sud le plan d'eau devrait rester calme. Demain, il fera jour!

Après plus de quinze heures de barre je retrouve, enfin, l'intimité de ma minuscule cabine. Minuscule, peut-être; mais quel bon refuge, ce soir! Un dîner bien chaud, et après avoir allumée la lampe tempête pour signal de mouillage, je vais me coucher.

jeudi, le 5 juin 1975.

Cette nuit des chalutiers sont passés près de moi. Au réveil je m'aperçois qu'il existe à Kilronan, au fond de la baie, un port plus important que les pessimistes instructions nautiques ne le laissent supposer. Bien sûr, ce n'est pas Le Havre; ni même Le Guilvinec; aussi, lorsque PENNEG y fait son entrée il ne sait guère où mouiller pour ne pas trop gêner. Finalement, il joue d'amitié avec un chalutier.

J'avais vu le film de Flaherty sur les îles Aran. Comme certainement tous ceux qui aiment la nature et la simplicité, je l'avais aimé; cela avait probablement accru, sinon motivé, mon désir de m'y arrêter. Quelles seraient les surprises de la découverte?

Des chalutiers remplacent les célèbres currachs; comme dans un port breton. A terre, c'est un défilé de charrettes à chevaux, qui font visiter l'île aux touristes amenés du continent par le "Galway".

Comme partout depuis mon arrivée en Irlande les pêcheurs sont pleins de prévenances à mon égard.

Il est facile, ventre et portefeuille pleins, d'aller tel public de cirque voir se débattre pour survivre des gens simples que par caprice l'on envie.

Et l'on est parfois déçu lorsque ces "primaires", ces "attardés" ne vivent pas exactement comme nous le souhaiterions pour la beauté du spectacle.

La solution? Qu'ils nous flanquent à la porte, nous, touristes, prétentieux et pourris, de ce qu'ils essaient de faire leur Paradis.

Rencontrés sur le quai, deux jeunes globe-trotters français viennent prendre le café à bord. Malgré quelques divergences, les Français rencontrés en Irlande ont forcément des points de vue communs,

et les discussions, comme aujourd'hui, vont bon train.

L'après-midi, je m'aventure à pied dans l'île. Kilronan est en contrebas d'un haut-plateau rocheux à l'allure désertique. Vers la mer s'étalent des terrains cultivables.

À Port Murphy, deux currachs sont tirés au sec, en haut de la grève. C'est la première fois que je vois ces fameuses embarcations au squelette de bois recouvert de toile goudronnée, proches parentes des oumiaks des Esquimaux. Y a-t-il eu contact entre les Esquimaux et les Irlandais, ou bien, plus simplement, des besoins similaires ont-ils amené la création d'outils similaires? Je ne pense pas que les formes de ces bateaux dont le fond ressemble à un dos de baleine soient favorables à une vitesse élevée; mais la marche à l'aviron doit être aisée, et la maniabilité et la tenue à la mer, en particulier dans les brigants, doivent être remarquables.

Au retour un paysan, un vieux paysan occupé à travailler son champ de pommes de terre m'arrête, histoire de bavarder.

vendredi, le 6 juin 1975.

La brise est fraîche aujourd'hui. Craignant que PENNEG ne s'abîme contre les robustes ^{coques} des chalutiers, je vais mouiller près de l'ancien quai. Toute la journée, en gammes de Sud et Sud-Est, les vents chanteront à tue-tête dans la mâture.

Le parler des Irlandais d'Aran est fort éloigné de l'anglais académique. Ici, on a tout simplement superposé à la grammaire gaélique un vague vocabulaire à allure britannique, simple concession aux nécessités du tourisme. Eprouvant quelques difficultés d'expression dans une boutique, une suisse, peintre, institutrice à ses heures, établie à Kilronan depuis quelques années, vient à mon secours, et nous prolongeons à plaisir notre parlote amicale.

samedi, le 7 juin 1975.

Corvée de lessive. La chose n'est pas facile, sur cette île où l'eau est rare. Par chance, la pompe près du vieux quai fonctionne, et je m'y installe sous le regard à peine curieux des passants. Seul un Irlandais expatrié au Canada, de retour au pays pour quelques jours de congé, arrête sa promenade pour lier conversation.

Un bateau français! Fort sympathique, l'équipage de l'"Ecume des Jours" m'invite, en compagnie des deux globe-trotters, à prendre l'apéritif à bord. L'après-midi, nous nous retrouvons au pub près de la poste, dégustant de la guinness assis sur de vieilles caisses. Puis nous allons à Killeany où nous visitons en silence et avec respect un vieux cimetière et sa petite chapelle en ruines.

11
L'île est forte en contrastes et s'y côtoient hautes falaises et lagune, rudes chaos rocheux et jardins potagers, soleil de plomb et vent sauvage, currachs et avions.

Mes nouveaux amis admirent PENNEG, bien qu'ils le trouvent vraiment très petit et, comme tout le monde, ils se demandent comment je peux naviguer, seul, sans "pilote automatique". Nous nous séparons fort tard et Pierre le globe-trotter reste coucher à bord: le courage lui manque d'aller dormir à la dure sous le préau de l'école! Son duvet me paraît bien léger, aussi je lui donne le mien; celui qui m'a suivi dans toutes mes expéditions kayak. J'espère que lorsque le cafard, l'aigreur le reprendront ce duvet lui rappellera nos conversations au cours desquelles j'essayais de lui montrer le bon côté des choses; qu'il lui rappellera l'Irlande; Inishmore; les pêcheurs irlandais heureux par leur vie rude et simple; les copains de l'"Ecume des Jours". Et que cela l'aidera à sourire à nouveau.

L'Irlande déteindrait-elle déjà sur moi?... Je l'espère!...

Dimanche, le 8 juin 1975.

Les deux équipages, de l'"Ecume des Jours" et de PENNEG, au grand complet, partent pour Port-Murphy. Par chance, à mi-chemin une boutique est ouverte qui nous permet de remplir nos sacs de vivres et boissons.

Port Murphy est une très jolie petite baie, au milieu de la côte Nord-Est d'Inishmore. De chaque côté, une jetée limite la plage, croissant de sable fin adossé à des rochers.

Après le pique-nique, le soleil nous invite à nous suffire du maillot de bain. Certains se contentent de courir sur le sable chaud. D'autres osent se baigner; prétendant que l'eau est glaciale, ils veulent sûrement passer pour des héros.

Marins déportés à terre, nous oublions la marée, et le flot profite de notre négligence pour jouer avec nos vêtements posés fort négligemment sur des rochers amphibies. La vue du désastre imminent nous fait piquer un sprint au bout duquel Pierre, oubliant de s'arrêter, prend un bain forcé. Il aura drôle allure, au retour, nu-pieds, sans pantalon, une chemise prêtée cachant curieusement son maillot. A sa vue, deux jeunes filles affolées opèrent un savant repli stratégique. Sait-on jamais!

Au large, une voile. Pas de doute, c'est le "Triskel" attendu par l'"Ecume des Jours". Nous rejoignons Kilronan sans retard, juste avant l'arrivée du "Groac'h Mor" à bord duquel nous nous retrouvons, tous, pour un gai dîner. Et puis, bien sûr, nous affrontons la guinness du proche pub

Pas besoin de montre: le policeman de service est là pour rappeler l'heure aux attardés. Quel dommage! Le "Canadien", retrouvé, s'était joint à notre groupe, et la conversation était très instructive. Un fond de musique tantôt irlandaise tantôt écossaise créait une ambiance agréable. Les Irlandais adorent la musique, un peu comme si elle faisait partie d'eux-mêmes; il était curieux de les voir battre la mesure du pied, occupés par ailleurs à parler ou à boire - à boire de la guinness, bien sûr! -.

Boire la guinness est un rite et un art. Vider une pinte peut durer des heures; par petites gorgées achevées d'une moue des lèvres et parfois d'un discret claquement de langue, comme pour marquer une halte après un bavardage ou au contraire prendre son élan pour relancer la conversation après un silence.)

lundi, le 9 juin 1975

Louis, Denis, Philippe, Pierre et moi allons aux falaises de la côte Sud-Ouest. C'est splendide. Volant à quelques soixante dix mètres de hauteur, une jolie mouette blanche se fait attraper par l'éclatement d'une vague au pied de la falaise. Nous voyons le pauvre corps écrasé tomber, flotter un moment, puis se perdre parmi l'écume.

Cet après-midi Isabelle, la cousine de Louis et Denis, arrive par le "Galway" afin de renforcer l'équipage.

Ce soir, en guise de dîner, à bord de l' "Ecume des Jours" transformé en véritable foyer du marin, chacun se sert à sa guise au fur et à mesure des conversations, des chants, des rires et de ces heures d'amitié qui, hélas, passent bien trop vite.

mardi, le 10 juin 1975.

C'est un jour bien triste: les copains partent ce soir. Chacun de nous le ressent. D'un bateau à l'autre nous échangeons des bricoles dont on ne sait à quoi elles pourront bien servir, sinon de maillon d'amitié.

Chacun, de son côté, tente bien une promenade ou prétexte quelque achat afin de meubler la fuite du temps. Mais le cœur n'y est pas, et tout semble vide.

Séduit par l'ambiance de ces quatre derniers jours, Pierre au sourire retrouvé embarque sur l' "Ecume des Jours".

Des voiles qui battent et puis se gonflent.

Des mains qui se tendent et puis se fondent.

Et PENNEG qui n'ose bouger, sous mes pieds; qui n'ose, pour effacer ma peine, me dire que je ne suis pas tout à fait seul; puisqu'il est là; avec moi. PENNEG qui, par amitié, pour mieux dire cet aurevoir, s'était paré du pavillon Breton....

mercredi, le 11 juin 1975

Le courrier devait me parvenir à Inishmore. Mais soit retard d'acheminement, soit grève des P.T.T., aujourd'hui je n'ai toujours rien. Le temps est idéal pour tailler de la route, aussi j'enrage d'être bloqué ici, persuadé que je n'aurai pas d'aussi bonnes conditions pour la suite de ma croisière.

J'ai bien vite sympathisé avec la population de Kilronan, et ce soir, à l'arrivée des chalutiers, je suis pourvu d'une abondante provision de poisson. Pendant ce temps des enfants ont pris l'annexe de PENNEG et s'en donnent à coeur joie, si bien que je ne pourrai rejoindre le bord qu'à la tombée de la nuit. Mais que leur dire?

jeudi, le 12 juin 1975

Toujours rien au courrier.

Comme l'eau, le pain est rare à Inishmore. Ce matin, sachant que les Français en mangent beaucoup, ma brave épicière me donne le sien, refusant tout paiement.

J'ai fabriqué une étagère au dessus de la table à cartes. J'y installe le "transistor", et le sextant qui s'y trouve parfaitement calé. Bien sûr elle n'est pas aussi belle que si elle avait été faite par Jojo; mais avec l'outillage du bord et des bois de récupération il m'était difficile de faire mieux. Et puis, c'est moi qui l'ai faite!

Une longue marche m'amène à nouveau jusqu'aux falaises, passant près du fort, point culminant de l'île. Malgré les cailloux, j'ai quitté mes chaussures. Malgré le vent j'ai quitté mon tricot. A les voir seul, les falaises me paraissent plus impressionnantes encore que lundi, avec les copains. Je ne suis guère rassuré, lorsque je dois passer sur des corniches lézardées, 80 mètres au-dessus de l'eau!

Au retour, un vieux pêcheur me demande à visiter PENNEG. Est-ce le poids des ans qui le rend si lourd? Nous devons offrir un bien curieux spectacle! Lui, s'assied sur le boudin arrière du pneumatique, et mes yeux s'ouvrent tout grand à mesure qu'il s'y enfonce. L'eau est bien près du bord lorsqu'enfin le postérieur stoppe sa descente, coincé dans ce fauteuil nouveau style. Assis, anxieux, sur le siège central, j'ai l'impression de nettement dominer la situation, ce qui me donne peut-être, malgré moi, un air "supérieur"; mais j'aurai bonne mine, si les avirons, tels des ailes de papillon, battent l'air à la vaine recherche de l'eau! Heureusement il n'en est rien et prudemment, gagnant sagement centimètre après centimètre, donnant le change en faisant longuement répéter par mon passager chacun de ses mots, sous prétexte que moi, pauvre petit Français, je comprends fort mal l'Irlandais, nous avançons

Le tour de force est accompli: PENNEG est atteint; sains et saufs! Les fesses du voyageur remontent d'un étage, reprennent leur place normale; là, à mi-hauteur. Le dinghy à géométrie variable perd de son ridicule. La gîte accusée par PENNEG à l'appui de plus de 100 kilos de viande non hâchée facilite l'embarquement. Dans la cabine, la banquette tribord résiste, et c'est tout à l'honneur du constructeur. - Jojo, continuez à faire du solide! -. L'opération retour est du même style; mais, fort de la première expérience, je fais montre d'une hardie décontraction. Chaque vigoureux coup d'aviron risque bien transformer l'engin flottant difficilement identifiable en stupide bidet biplace, mais finalement tout se termine fort bien, et nos sourires échangés avec grâce cachent maladroitement notre réciproque soulagement.

Après ce exploit, l'arrivée d'un bateau français n'est que fade évènement, et je préfère à quelque bruyante visite le calme enfin retrouvé de ma très humble cabine.

Je termine de dîner, lorsqu'arrive un vieux "Folkboat" Irlandais mené par une sorte de Don Quichotte solitaire empreint d'un flegme à toute épreuve. Le premier mouillage manqué - sans sourciller -, le vieux bateau au vernis plus très jeune s'approche, s'approche encore, et fait du joue à joue avec PENNEG abasourdi malgré mes efforts pour le déborder, tandis que Don Quichotte, fort négligemment, dans une phrase sans fin, dans un Irlandais aux terminaisons sifflantes que je n'en finis pas de déchiffrer, me demande si je crains quelque chose pour mon bateau, interrogation en point de suspension inachevé. Deuxième mouillage manqué! Soudain poussée par un moteur survolté, la brave coque à moitié déjaugée, réagissant comme à un vigoureux coup de pied bien placé, sillonne le port, visant chaque bateau pour mieux le louper. Probablement à bout de souffle, ou peut-être tout simplement lui-même interloqué, le bruyant moteur s'arrête, le bateau retombe dans ses lignes, et l'ancre plonge, au fond. Prenant plaisir à savourer cette troisième tentative couronnée de victoire, le vieux navigateur, torse bombé, sourire discrètement caché dans la barbiche, debout sur le roof, figure un instant le preux chevalier vainqueur. Dégrisé de son succès, posément il amène foc et puis grand'voile, rattrape, d'un geste de chasseur de mouches, une drisse fuyante, rabante la toile qui prend un peu trop de liberté avec le vent, et après m'avoir adressé un amical sourire disparaît dans sa cabine.

J'en fais autant!

vendredi, le 13 juin 1975.

Ce matin, mon étrange voisin me fait signe d'aller à son bord.

Malgré son arrivée un peu curieuse, hier soir, spontanément un lien de sympathie s'était créé entre John - c'est son prénom - et moi, aussi ce matin je ne suis pas surpris à son appel. Nous bavardons comme deux lavandières, puis allons à terre, où il m'offre un imposant breakfast au "guess" où ont été recueillis Chay Blyth et son compagnon après leur traversée de l'Atlantique à l'aviron. C'est sous leur photo souvenir que nous nous régaloons d'oeufs au bacon, de biscuits et de thé. Nous sommes si satisfaits du menu que nous décidons de remenir pour le repas de midi. En attendant, une longue promenade est l'occasion d'échange d'idées sur l'Irlande, les bateaux, ma petite expédition, sa croisière.

L'après-midi je lui fais les honneurs de PENNEG, et son admiration pour mon bateau est sincère. J'avoue préférer ses lignes à celles du Folkboat, et ce début de croisière semble prouver les exceptionnelles qualités de cette minuscule carène.

Cette nuit, son bateau s'est échoué, prenant un peu de gîte; aussi John est tombé de sa couchette. Il me raconte sa mésaventure avec ce flegme à toute épreuve qui le caractérise; pourtant il a dû se faire très mal, car il y a des traces de sang un peu partout!

Il m'avoue avoir un sommeil de plomb, et me demande de le réveiller demain matin vers 5 heures, car il voudrait partir de bonne heure.

En quelques heures j'ai appris à connaître ce vieil homme remarquable. Ce n'est pas seulement un ami; il a 72 ans, et je lui témoigne le même respect qu'à un père.

samedi, le 14 juin 1975

-x Je vais donc réveiller John. Nous prenons ensemble le thé, qu'il m'apprend à préparer, me disant avec un sourire moqueur que les Anglais ne savent pas le faire: pour eux, cela est devenu une cérémonie, mais leur thé est infecté!

-x Irlande, bateaux, conceptions de la vie, Dieu sont à nouveau sujets de conversation. Et puis, vers 9 heures, après un échange de cadeaux, je quitte le vieux Folkboat, et John appareille. Notre conversation s'était arrêtée, presque sèchement, comme ça, lorsqu'inconsciemment nous avions, d'un insondable accord, décidé qu'il était le moment de nous séparer. Et maintenant le vieux bateau s'éloigne; à chacun son destin.

A nouveau, je me sens bien seul.

Pas d'eau au village, aujourd'hui. Sous une petite pluie fine qui rajoute à la tristesse de cette journée, je vais laver mon linge au goutte à goutte d'une lointaine source. Toute la matinée sera nécessaire à cette ingrate corvée.

Toujours pas de courrier. Au sortir de la poste, je retrouve la Suissesse. Assis sur le mur, jambes pendantes, nous parlons un long moment peinture, Irlande, et de tout et de rien. Le soleil est de retour, et tranquillement assis, là, coude à coude, je me demande si le silence, après tout, n'est pas infiniment plus riche que les mots.

Ayant décidé de partir demain, je vais faire mes derniers achats. Petite causette avec ma brave épicière et mon vieux marin qui, par hasard, se trouve à la boutique. Ils prétendent que je suis un "great man". A force de l'entendre dire, je vais finir par le croire, au risque de devenir orgueilleux!

Dimanche, le 15 juin 1975.

C'est décidé, j'appareille! Tant pis pour le courrier; il attendra mon retour.

A 7 heures trente, tout dessus, PENNEG abandonne Kilronan par une petite brise 2 à 3 Ouest-Nord-Ouest. Très vite le temps se dégrade, et c'est une partie de louvoyage qui s'engage, dans des grains de plus en plus violents. Vers la côte j'aperçois un bateau français. Nos routes se rejoignent, puis se croisent à chaque vierment de bord. Mon brave PENNEG m'émerveille: il va un peu plus vite, fait un meilleur cap et porte mieux la toile que son compagnon pourtant nettement plus grand - un "Coquelicot" - et armé par un équipage nombreux.

Navigant barre amarrée tribord amures, je reprends la tension des haubans babord. Puis, le bord suivant, babord amures je reprends les haubans tribord. Bien assis sur le pont, les pieds bloqués contre la fargue, alors que je suis absorbé par le réglage d'un ridoir parfois dans l'eau, une vague un peu plus malicieuse que les autres remplit mes bottes. Il est bien connu qu'en voulant réparer une bêtise on en commet une autre; je lève une jambe pour vider la botte... dans mon pantalon! Bain de siège fort peu apprécié! Que faire d'autre, sinon en rire?...

Passée Slyne Head, je trouve PENNEG vraiment surchargé de toile et mets le gènois au repos: le foc n° 1 suffira bien! Mon voisin a profité de ma manoeuvre pour détalier, d'autant que l'allure, devenue plus portante, lui est favorable. Le temps se fâche vraiment, et je fais une arrivée sinistre à Inishofin, par nuit noire, dans un puissant grain de vent et de pluie, guidé, comme d'habitude, par une simple carte d'atterrissage. Il est 21 heures 30. Ceux du Coquelicot sont installés confortablement dans leur cabine, et je les envie; oh, pas longtemps; juste le temps, sous une pluie battante, d'assurer le mouillage, de mettre PENNEG en ordre et de refermer l'écotille derrière moi. Politesses à la cuisinière puis à ma couchette.

lundi, le 16 juin 1975.

Lorsqu'au lever du jour je sors de la cabine, le bateau français appareille me laissant seul à ce mouillage qui m'apparaît soudain dans toute sa splendeur. Il s'en dégage une impression de calme, de repos, de paix, de sécurité et d'exquise beauté, et me revient à l'esprit cette réflexion d'une femme de l'île Holène... "Mais, Monsieur, un Paradis, ça se gagne!"... Je décide de rester.

Un homme - Mike -, à qui je demande où trouver eau et pain, me conduit à l'hôtel près du quai, où je suis accueilli à bras ouverts. Ici encore je suis considéré comme un "great man" - décidément, c'est une idée fixe, chez les Irlandais! - Mrs Day, la patronne, se précipite sur moi, ouvre mon polo... non, je n'ai pas pris peur!... et, voyant que je ne porte pas de croix, me fait cadeau d'une, ainsi que d'une image pieuse. Puis elle joint à l'eau et au pain une boîte de provisions judicieusement choisies.

Incroyable Irlande!

L'après-midi je vais au port Est, timide découverte de cette si belle île. Sur la grève, un vieux "double-ender" non ponté, d'environ huit mètres, aux lignes remarquables, me parle vitesse et tenue à la mer. Je l'imagine franchissant le Fromveur plein vent arrière un jour où le surcôt rageur rendrait le passage blanc d'écume; il y serait à sa noble place.

Inishbofin - l'île aux bœufs - est le premier mouillage irlandais à me rappeler la Bretagne; mais avec cependant une touche spéciale. J'ai l'impression d'un petit nid. Il n'y a pas, par rapport à moi, pauvre petit homme, la même apparence de démesure que plus au Sud. Pourtant, les jours de tempête, la vie ne doit pas y être très douce.

...Oui, un Paradis, ça se gagne....

Ce soir, je dîne à l'hôtel. Aline et Ray, un couple Anglais, m'invitent à se joindre à eux. Arrive l'Irlandais Pat, puis l'Allemand Christian; et déjà nous sympathisons! Nous terminons la soirée dans un pub. Mes amis, et plus particulièrement Pat, essaient de me dissuader d'aller en Islande. Peine perdue; j'envisage de partir demain. Pat me raconte des légendes irlandaises et islandaises. Il me donne la signification de certains dessins des tricots des marins; dessins qui parlent des âmes des perdus en mer. Il voudrait me faire changer de projet, me disant qu'il est beaucoup plus facile de traverser l'Atlantique que de vouloir faire ce que j'ai décidé. Mais mon bateau ne s'appelle-t'il pas PENNEG? A l'image de son nom, je crois qu'il est vraiment têtue!

La lune éclaire notre retour, et je reviens à bord.

mardi, le 17 juin 1975.

Une légère brise de Noroît pourrait laisser espérer du beau temps; pourtant mon sixième sens me prédit une rude traversée... mais je réussirai!

Je retrouve les amis à l'hôtel pour le breakfast; un breakfast bien silencieux au cours duquel chacun semble peser mes chances...

Je rejoins PENNEG en admirant une dernière fois ces paysages magnifiques, tandis que des mains s'agitent, sur le quai.

Cette étrange Irlande chaque jour se grave un peu plus en moi. Ici, on croit revoir un coin de Bréhat; un autre d'Houat; un autre de Molène. Plus au Sud, l'Irlande sait n'être qu'elle-même. Mais partout cette égale hospitalité, cet extraordinaire sens de l'entraide, qu'aucun changement de paysage ne sait changer.

....Il faut partir....

Midi; l'ancre est à bord. Lentement, PENNEG quitte Inishbofin, Lentement; comme à regret.

C'est ma première vraie traversée. Je sais à quel point elle peut être rude; j'en suis parfaitement conscient. Mais j'ai confiance en mon bateau, bien sûr. Mais plus que cela. Alors, malgré ce quelque chose qui fait battre le cœur un peu plus vite, qui rend encore plus beau ce que l'on quitte, je laisse Inishbofin fuir à l'horizon.

A peine doublée Inishturk, comme si la mise à l'eau de l'hélice du loch avait déclenché quelque diabolique mécanisme, la brise saute au surôit, entraînant l'aiguille du baromètre dans sa chute.

....Pat m'avait raconté que, dans ces parages, des pêcheurs surpris par la brusque venue du mauvais temps n'avaient jamais été retrouvés.... Ne serai-je plus, bientôt, que simple dessin sur quelque tricot Irlandais ami?....

A 17 heures, la brise a déjà suffisamment fraîchi pour que le foc n° 1 remplace le gènois. A 18 heures, c'est le tourmentin qui est en place, et à 18 heures 30 la suédoise a pris la place de la grand'voile. Pour ce début de traversée qui semblait si bien s'annoncer, en quelques heures la surface de voilure est passée de 25 à 9 m²! Il vent 30 à 35 noeuds. Je veux dire que le vent "normal" est d'au moins 30 noeuds, quant aux rafales certaines dépassent de fort loin les 35 noeuds. Je pourrais porter un peu plus de toile, mais je me suis promis de ne pas prendre de risques inutiles; de rechercher la sécurité avant tout; d'être en constant qui-vive. J'ai, aussi, promis à Pat de ne pas "torcher" de toile.

Lentement, avec une progression assurée, la brise fraîchit. La vie à bord n'est pas facile. Pour sortir sur le pont, il faut d'abord, au prix de longs efforts acrobatiques, capeler ciré, anorak, bottes. Au retour, la cabine exigüe est aussitôt trempée d'eau de mer dont tout est bien vite saturé. Evidemment, c'est le moment précis où j'ouvre le capot que choisit une vague pour éclater, crachant quelques embruns supplémentaires sur la cuisine et la table à cartes.

A cette allure, PENNEG refuse absolument de naviguer barre amarrée, et je dois recourir à quelques astuces, savantes combinaisons de sandows et de drosses, pour le mener, tel cheval par des rennes, depuis la cabine.

Dormir? Pas question!

mercredi, le 18 juin 1975.

A 2 heures, la brise ayant encore fraîchi, je mets à la cape. La mer est hâchée. Pas très haute, mais terriblement hâchée. J'essaie bien de profiter du sommeil de PENNEG pour dormir, moi aussi, un peu, mais n'y arrive pas. J'écoute mon bateau, souffre avec lui. J'essaie de comprendre chaque bruit - et il y en a! Ceux qui croient à la silencieuse marche du blanc voilier n'ont jamais dû naviguer; ou alors, sourds, comme Beethoven, ils n'entendaient plus que la musique de leur imagination créatrice. J'essaie de doser le vent, la mer. Régulièrement j'enregistre loch, baromètre, vent, cap, dérive, bref, toutes les indications que je juge utiles.

Avec la venue du jour, enfin la brise mollit. A 7 heures il ne vente plus que 5 et je reprends ma route dans la brume naissante.

Vers 9 heures la brise saute au Noroît, tombant à 2 Beaufort. Avec prudence, craignant que cette accalmie ne soit que très passagère, je renvoie de la toile, appuyant un peu mieux PENNEG sur cette mer désordonnée.

C'était trop beau! A peine l'après-midi entamée, la brise passe à nouveau au surôit, entraînant à nouveau la chute du baromètre qui avait osé une optimiste remontée.

A 16 heures, sous la pluie et dans la brume curieusement mêlées, PENNEG est à nouveau malmené. A 18 heures, il est à la cape sous tourment seul bordé plat. Il doit venter 7 à 8 - rafales et grains en plus, bien sûr -. La nuit s'annonce plus dure que la dernière. J'espère ne pas avoir surestimé mes forces, mes capacités.

jeudi, le 19 juin 1975.

A l'abri dans ma cabine, j'entends le vent souffler de plus en plus fort. PENNEG se comporte magnifiquement; qu'est-ce que cela veut dire. Je crois que c'est simplement ce que disent tous les marins pour exprimer, dans un coup dur, qu'ils sont encore en vie. La brise atteint au moi

40 à 45 noeuds. Toujours dans la crainte d'exagérer, au fond de moi je suis certain que les 50 noeuds sont assurés, en "note de fond". Parfois, lorsque PENNEG retombe au creux d'une déferlante, les chocs sont impressionnants; c'est qu'un petit bateau bien construit résonne comme un tambour, amplifiant les sons. Dans les haubans, ce n'est plus un chant pour oreille humaine; c'est presque une émission d'ultra-sons! Les drisses sont appuyées contre le mât et les barres de flèche que j'ai l'impression que les taquets d'amarrage sont inutiles. La mer n'est pas très creuse, parce que faite de plusieurs houles croisées: peut-être 5 mètres? 6 tout au plus. Mais elle brise de partout en longues bandes phosphorescentes bien plus grandes que mon pauvre bateau qui, barre maintenue sous le vent par un sandow, opère une lente marche en crabe. Le spectacle est absolument féérique.

Je trouve les conditions vraiment très dures et ne puis m'empêcher de penser à certains récits de croisières où il est mention de vitesses de vent et de hauteurs de vagues hors de proportion avec ce que je peux observer ici, et je ne sais s'il s'agit d'exagérations de la part de ces équipages, ou si, au contraire, c'est moi qui suis anormalement impressionné par des conditions somme toute pas très dures. Je sais seulement ce que j'éprouve.

Je ne peux absolument pas dormir. Pour essayer de récupérer, je m'allonge de temps à autres. Seule la couchette sous le vent est tenable, malgré que les membrures demanderaient, pour être cataloguées élément de confort, des qualités de fakir.

Comme hier, avec la brise la brise mollit mais reste au surfoît. Le baromètre remonte. PENNEG profite de quelques heures de soleil pour sécher voileure et cabine. Le jour, en se couchant, libère la pluie. Un inquiétant calme plat fête les 200 milles entegistrés au loch. Curieuse région aux conditions si changeantes!

La brise s'établit au Noroît, puis au Nord. Le baromètre poursuit son ascension. La mer est si dure que je ne peux toujours pas dormir. vendredi, le 20 juin 1975.

Miracle. Soleil et petite brise semblent vouloir persister. J'essaie bien de fusiller le soleil avec le sextant, mais les mouvements du bateau sont si durs et l'horizon est si mauvais que si je m'impose ce travail par discipline il n'est pas question de tenir compte du résultat qui, pourtant, correspond assez bien à l'estime.

A la tombée de la nuit la brise, qui a passé la journée à l'Ouest-Nord-Ouest, après un court calme plat me donne le faux espoir de s'établir à l'Ouest... et s'endort! Pas moi. Toute la journée j'ai

essayé de tirer le meilleur parti de la faible brise pour faire escalader par PENNEG ces infinies montagnes russes mouvantes; et maintenant j'ai les nerfs trop tendus pour arriver à dormir dans ce bateau brinqueballé. Les gémissements du gréement, incessante plainte presque humaine me mettent au supplice.

samedi, le 21 juin 1975.

A 1 heure du matin, la brise n'étant toujours pas revenue, j'affale tout, saisit tout ce qui peut battre ou raguer. Lorsqu'après ce long bricolage nocturne; lorsqu'après avoir surveillé le passage d'un bateau je crois pouvoir, enfin, aller dormir, la brise revient, du Sud-Sud-Est, juste assez faible pour m'imposer de rester à la barre afin de tailler de la route!

A 18 heures 30, je suis vraiment très fatigué, n'ayant toujours pas dormi depuis le départ - depuis plus de quatre jours -. Alors je mets en panne et vais me coucher... moment précis que choisit la brise pour hurler plus fort que jamais!....

Sur ma couchette, je ne peux toujours pas dormir; je suis "groggy" PENNEG est en fuite sous tourmentin bordé plat. Par moments je crois entendre des coups de canon, et me demande ce que je peux avoir fait de si grave, pour qu'un bateau de guerre me tire dessus. Fataliste, je me dis qu'après tout ce ne doit pas être tellement facile de tirer sur un aussi petit bateau agité d'une invraisemblable danse de Saint Guy....

Dimanche, le 22 juin 1975.

Au jour, PENNEG est toujours en fuite. Le vent hurle toujours autant - ma parole, il doit croire que je suis sourd! -. Je reste enfermé dans ma cabine, ne sortant que pour relever la marche du loch, toutes les heures. Plusieurs fois il m'a semblé entendre le cockpit se vider, et je me félicite de l'avoir prévu aussi petit.

A 15 heures, j'ai le courage de rester quelques minutes la tête hors du capot; simplement pour "voir". Le spectacle est grandiose, et j'ai l'explication de ce que je prenais, hier soir, et jusqu'à présent, pour des coups de canon: c'est, tout simplement, le bruit des déferlantes!. Dans le joli livre d'Adlard Coles, "Navigation par gros temps", la photo de la page 256 ne donne qu'un bien pâle aperçu du spectacle que j'ai, si j'ose dire, la chance d'admirer. Oui; c'est splendide et fascinant. Il n'y a plus de peur possible; mais respect et humilité. C'est splendide de force, de formes, de couleurs, de contrastes; et de démesure, comparativement à cette minuscule tête émerveillée émergeant du capot d'un minuscule bateau dont chaque parcelle, chaque rivet, chaque manille marque la frontière entre la vie et la mort. C'est fascinant, et si je ne suis resté ainsi que quelques minutes, j'avais l'impression d'être hors du temps; je faisais

partie intégrante de "cela". Mais il est des choses hélas indescriptible qu'il faut avoir réellement vues, vécues, pour pleinement les réaliser.

Bien que ne pouvant toujours pas dormir, je m'allonge fréquemment. Par les incessants mouvements du bateau mon oreille gauche s'est usée et frottant sur mon épaule. Je ne peux en effet me reposer que sur la couchette tribord, et à un endroit bien précis afin que les membrures, en s'accordant à peu près avec ma morphologie, ne me blessent pas trop. Je dois également me pencher sur mon côté gauche pour éviter que le tangage ne provoque un fort désagréable balancement du ventre.

Est-ce la fatigue? Il me semble entendre des conversations. Les mots me parviennent précis, intelligibles, les phrases ont un sens réel, et je dois imposer à mon esprit qu'il ne s'agit que d'impressions créées par le bruissement de l'eau le long de la carène, le grondement de la mer furieuse, le chant du vent. Durant ce repos très relatif je conçois que de robustes marins ou gardiens de phares aient pu perdre la raison au cours de tempêtes; et je crois toucher à l'origine de bien des histoires et légendes de la mer; de bien des superstitions.

L'écoute du tourmentin est presque coupée: je n'avais pas remarqué qu'elle portait malencontreusement sur un hauban. A changer! Par mauvais temps, chaque maladresse, chaque erreur se "paie".

Le vent est passé au Suroît, et PENNEG taille sa route au Nord du compas, dans la brumaille. J'espère que le mauvais temps s'arrêtera... ..un jour...\$

Le compas de route, à étrier, est fixé sur la cloison avant du cockpit; contrôler ma route depuis la cabine m'amène à quelques contorsions. J'envisage d'installer, ultérieurement, un compas de cloison que je pourrai lire aussi bien de la cabine que du cockpit.

Le vent semble se calmer; il souffle avec moins de régularité. La luminosité n'est plus la même. Vers 17 heures 30, je me secoue de la torpeur qui me cloue dans la cabine; je borde le tourmentin sous le vent, choqué un peu l'écoute, et PENNEG taille bravement de la route. Mais quel impressionnant spectacle! A 20 heures il ne vente plus que 6 à 7, est la brise est montée à l'Ouest; mais la mer elle, n'a pas molli!

lundi, le 23 juin 1975.

A 2 heures la brise mollit à nouveau, mais il y a encore des grains fort sévères, et surtout persiste cette mer affreuse, enchevêtrée: machiavélique de houles qui se croisent et se bousculent. Dans les violentes rafales je ne sais ce qui fait le plus de vacarme, du vent, de la mer, du bateau ou de tout ce qui arrive à brinqueballer malgré calages et amarrages minutieux. Je suis persuadé que celui qui ne s'est pas préparé à une telle épreuve court réellement le risque de devenir fou.

A 6 heures j'envoie la suédoise; le loch marque 433 milles. Mais à 10 heures 30 2 tours sont pris dans cette modeste voile, puis un troisième à 15 heures, et à 16 heures 15 PENNEG se retrouve à la cape babord amure sous tourmentin bordé plat, dans une belle piaule d'Ouest.
Je n'ai toujours pas dormi....

mardi, le 24 juin 1975

A 3 heures 30 je peux renvoyer la suédoise. La suédoise? Non, ce n'est pas une jolie fille! C'est une "petite grand'voile" très plate, sans lattes; une rude voile de mauvais temps.

Puis le gênois, osant affronter la brise enfin assagie, décide de nous tirer un peu.

Enfin, à 9 heures, la grand'voile se décide à quitter sa cachette. Par une petite brise, force 2, de Sud-Ouest, PENNEG fait le fier sous sa plus belle voilure. Le baromètre est à la joie.

Joie de courte durée. Le temps est d'une désespérante instabilité. m'obligeant tout au long de cette journée à d'incessants changements de voilure. Finalement la nuit nous surprend sous grand'voile arisée et tourmentin, soit environ 7 m²!

La nuit. J'ai déjà suffisamment gagné en latitude pour qu'elle ne soit plus d'une totale obscurité. Déjà persiste une faible clarté.

Le confort à bord n'est plus que chose d'imagination. Pour me reposer je m'allonge soit sur le plancher, tout habillé, soit sur la couchette sous le vent; dans ce cas, ou je pose mes cirés, ou je me glisse dans un sac à voiles vide afin de moins abîmer le matelas. Ma pauvre oreille babord est dans un bien triste état.

....Je désespère de dormir....

Curieux hommes, que ceux qui aiment la mer!

mercredi, le 25 juin 1975.

Cette journée est commencée depuis une demi-heure, et déjà PENNEG est à la cape; à nouveau. Il ne vente que 7, d'Ouest; mais combien plus dans les grains!

Je me demande s'il existe, dans cette région, un seul jour de beau temps par an! Je me demande si j'arriverai un jour. Le loch marque 563 milles; il y en a près de 700 jusqu'aux îles Vestman. Je me demande s'il sera possible de faire un seul point astronomique sérieux avant d'arriver. Bien sûr, je note scrupuleusement toutes les observations dignes d'intérêt; mais l'estime suffira-t-elle à ne pas me faire manquer l'Islande? Cela peut paraître invraisemblable, mais en déplaçant la règle Cras sur la carte j'ai réalisé qu'une bien faible erreur pouvait fort bien me faire passer hors de vue de l'Islande; et ma route vers les Vestman a mauvaise allure d'une inquiétante tangente.

Dire qu'il est aisé de noter consciencieusement les divers éléments d'estime serait faux. Une simple lecture du loch, la nuit, est une véritable expédition. Dans la cabine fortement secouée, où je suis loin d'avoir hauteur debout, où mes pieds n'ont, pour se caler, qu'un plancher de cinquante centimètres de large, je dois enfiler mon pantalon ciré, puis mon anorak, puis mon boléro de sécurité. Par le panneau de descente entr'ouvert je prends la ligne de sécurité amarrée au chariot de grande écoute, je m'assure, et alors, armé d'une tordhe électrique, je peux enfin sortir de ma tanière. Tout cela pour une lecture d'une durée d'une fraction de seconde! Bien sûr, j'en profite pour faire une inspection générale. Puis je redescends dans la cabine, trempant tout de mes vêtements ruisselants, décroche la ligne de sécurité, referme le capot, enlève boléro, anorak et pantalon ciré, m'essuie les mains et note vite le précieux renseignement avant que ma pauvre tête fatiguée ne l'ait déjà oublié. Parfois une boisson chaude vient me récompenser, m'aidant à lutter contre l'humidité, le froid, la fatigue, le sommeil. Je regarde un moment ma lente progression, sur la carte, et je m'allonge, non dans le vain espoir de dormir, mais pour au moins me reposer.

Allongé sur ma couchette, j'essaie de comprendre mon bateau. Il me semble merveilleusement dosé: 6,70 m. sur le pont, 5,35 m. à la flottaison, 2,15 m. de large, 1,10 m. de tirant d'eau, 800 Kg; de lest pour un déplacement de l'ordre de 2 tonnes, il est à la fois puissant et doux de réactions. Dans les conditions de navigation rencontrées ici, un bateau plus dur serait absolument invivable. Il y aurait de quoi se faire tuer - je dis bien se faire tuer - par chocs. Déjà ma tête a encaissé de sérieux coups. Parfois il m'a été absolument impossible d'éviter d'être catapulté à travers la cabine.

Tout est trempé, à bord. C'est incroyable, ce que très peu d'eau peut amener d'inconfort; car en fait il n'y a pas plus de 2 ou 3 litres d'eau dans la cale; mais tout le matériel d'usage courant est imprégné.

Dans la matinée j'arrive à faire un peu de route, réussissant même à envoyer le foc n° 2... oh, pas longtemps!... Dès le début de l'après-midi, c'est à nouveau la cape!

Bien sûr, cela peut sembler anormal d'être aussi souvent à la cape, et par des forces de vent dont ma traduction en degré Beaufort peut amener quelque sourire d'indulgence. Mais lorsque je mentionne une force de vent, c'est celle du vent "vrai", et non des rafales, surventes, grains dont la puissance, au passage de fronts froids, peut être considérablement supérieure. Et surtout je suggère aux éventuels amateurs d'émotions fortes d'aller "là-haut", dans un minuscule bateau, se battre contre eux-mêmes sur une mer perpétuellement perturbée semblant venir de nulle part et de partout.

Mais je trouve stupide, moi-même, de me traîner ainsi et vers 18 heures 30, pensant que le temps a atteint son point d'agressivité maximum - le vent est régulier, maintenant; il n'y a plus ces grains démentiels qui multipliaient considérablement sa puissance -, j'ose envoyer la suédoise arisée, bordée très plat. Le tourmentin est également bordé très plat et j'embraque légèrement l'écoute du vent. Barre légèrement dessous, mon brave PENNEG remonte magnifiquement au vent, tout en souplesse alors que je croyais impossible qu'il passe à travers ce chaos. Et à 21 heures le loch marque 600 milles! Comme dominée, la brise mollit doucement, "mine de rien", comme pour faire passer inaperçue sa défaite. A 22 heures, il ne vente plus que 7 et les grains ont totalement disparu. Je largue les ris de la suédoise. Aurais-je, enfin, un peu de chance?...

Jeudi, le 26 juin 1975.

Le foc n° 1 salue l'arrivée de cette nouvelle journée. A 4 heures le gènois étale ses laizes engourdies à la brise du Sud-Est assagie. Et puis la grand'voile, établie en ciseaux, donne à PENNEG une allure de grand papillon survolant un immense troupeau de moutons blancs. Car, en réalité, si je trouve ce début d'après-midi paradisiaque la brise est encore suffisamment fraîche pour que persiste jusque sous le vent une immense dentelle blanche.

Depuis hier soir, je n'ai pas quitté la barre...

Un cargo me rattrape, me laissant espérer que mon estime est correcte. Sans attendre qu'il soit à ma hauteur, ému, j'envoie le pavillon français.

Quelle belle journée! Mon appétit se déchaîne et je ne cesse de manger. J'avoue que depuis le départ d'Inishbofin mon appétit était très modeste. Ce que je mangeais alors? Souvent deux oeufs à la poêle, sur de l'oignon rissolé.

Vers 16 heures 15, alors que je m'apprête à déguster une tasse de thé, j'aperçois la terre. L'Islande! Je pensais faire un point astronomique dès que l'horizon se serait suffisamment apaisé, mais maintenant je me dispense de ce calcul: je sais où je suis. J'attends un moment encore, pour m'assurer n'avoir pas rêvé, puis, ivre de joie, envoie le pavillon Islandais fait par Madame Jezequel pour mon départ. Je ris comme un gamin.

Sachant que rien n'est jamais ni perdu ni gagné, là, tout près du but, malgré ce temps magnifique qui pourrait inciter à l'oubli du danger je m'oblige à capeler mon harnais de sécurité.

Soudain il fait très froid et je dois me couvrir. Par le travers tribord j'aperçois un immense glacier. Je suppose que c'est lui qui provoque le refroidissement d'une zone maritime. Je regrette ne pas avoir

de thermomètre. Et sans transition la température s'élève à nouveau. Tout se chevauche, de mes souvenirs, tant cette journée est pour moi merveilleuse. Je suis comme un gosse découvrant ses jouets au matin de Noël.

Il s'est passé aujourd'hui un phénomène curieux: l'impression physique d'une main sur la mienne, et qui semblait vouloir me dire: "maintenant que tu as fait consciencieusement ton travail, je peux te dire que je veillais; que tu pouvais avoir confiance"....

Et puis droit devant - oui, droit devant - oh miracle! les îles Vestman!

Cette journée, il me semble que je ne pourrai l'oublier. Tout ce que j'ai enduré, tout au long de cette traversée, s'efface d'un coup. Je suis heureux. Au fond de moi je sens que le respect, l'humilité, les leçons durement appris au cours de cette traversée, sont solides.

Je suis heureux, oui; mais paisiblement heureux.

A 19 heures 15 un garde-pêche Islandais se dérouta et me fit une véritable fête. Je suis absolument mitraillé par des appareils photographiques. Mon cœur s'affole et ma main tremble, sur la barre. Je ne sens aucun orgueil en moi; il me semble tout simplement avoir gagné, mérité quelque chose, et cela en plein accord avec l'humilité apprise. J'ai conscience d'avoir fait quelque chose d'extraordinaire et, en même temps, d'avoir simplement le droit à la satisfaction d'une tâche honnêtement, scrupuleusement accomplie.

Je dois refouler un fort courant, car si PENNEG semble voler sur l'eau il est déjà minuit lorsque, après avoir dépassé une flottille de chalutiers en pêche, je rentre le gênois, ainsi que le loche qui marque 683 mille, tout près des îles Vestman,

vendredi, le 27 juin. 1975.

Sous grand'voile seule, refoulant un violent courant, dans un décor rendu encore plus impressionnant par la demi-clarté de la fausse nuit d'été islandaise, PENNEG se faufile entre deux îles crachant leurs fumées volcaniques, puis s'enfonce dans un curieux fjord. Le paysage est lunaire. Tout au fond, un port, beaucoup plus important que mentionné sur les instructions nautiques. Sur les quais, des gens dirigent sur PENNEG des phares de voitures et m'indiquent un emplacement, et viennent s'assurer que tout va bien lorsque, à 1 heure, PENNEG est enfin amarré, à couple d'un bateau de pêche, au fond du port d'Heimaeye, aux îles Vestman en Islande....

....Grâce à Dieu....

Je n'ai pas dormi de toute la traversée. Je m'en suis déshabitué et, curieusement, au lieu d'aller me coucher, pendant deux heures je ne sais que m'occuper à ranger mon bateau. Je me trouve subitement désœuvré comme déséquilibré.

Enfin, vers trois heures je me mets à ronfler...

....Lorsque je me réveille, au milieu de la matinée, il pleut à verse. PENNEG est comme perdu, minuscule, au fond d'un port de pêche crasseux. Comme si Heimaeye était une autre épreuve: je ne suis rien d'autre qu'un tout petit homme; ce que j'ai fait ne mérite rien d'autre que la survie grâce à Dieu. Ici, personne ne me porte en triomphe, après cette rude traversée. Ici, la nature est trop rude pour donner la primeur à l'acte gratuit. J'ai presque honte d'être ici en partie par simple amour de la mer, de la voile, en partie par goût d'une vie simple, propre. Je n'ose parler aux pêcheurs; ils ont autre chose à faire, qu'à m'écouter. Il me semble, ici, avoir seulement le droit d'essayer de me faire discrètement tolérer.

L'après-midi, j'attends plusieurs heures, sous une pluie diluvienne, l'ouverture d'une banque. Enfin muni d'argent islandais, je cherche en vain un "pub" où prendre une boisson chaude. Après m'être offert le luxe d'un sandwich aux oignons et d'un jus de fruit, je prends une douche dans un hôtel où l'on refuse de me faire payer. Dans la salle d'eau, une grande glace, réfléchissant ma nudité, me fait exclamer: "Petit Pierre, tes côtes ont besoin d'engraisser!" Elles me font sourire, mes côtes, en effet et me laissent imaginer quelque pauvre chien errant, affamé, assemblage d'os recouvert d'une simple peau.

Désertant mon bateau, ce soir je dîne à l'hôtel. Curieux dîner où l'oignon est roi. Un amoncellement de sauces diverses orne le tour de mon assiette. Mon foie saura-t-il résister à un tel régime? Demandant un café, on m'en porte une pleine bouteille thermos; comme sur toutes les autres tables. Et, comme tous les autres clients, j'en prends à satiété. Je ne pense pas que, ce soir, il m'empêchera de dormir!

samedi, le 28 juin 1975.

Ce matin, un homme vient voir PENNEG. Je l'invite à bord; nous bavardons longtemps de ma traversée, de bateaux. Passionné par les oiseaux et la photographie, il me raconte de belles excursions en kayak qui lui ont permis de ramener de magnifiques documents. Son invitation à manger chez lui ce midi me touche beaucoup.

Tômas Stéfánson aime la nature. Les photographies prises au cours de ses randonnées sont vraiment splendides. La maison est propre et fonctionnelle, et je suis surpris par l'abondance et la qualité de la bibliothèque.

Tómas me montre également d'hallucinantes photographies de l'éruption volcanique de 1972, qui a détruit la presque totalité d'Heimaey, modifiant profondément le port lui-même, faisant naître l'île Surtsey. D'un cliché à l'autre on voit la progression de la lave, l'éroulement inexorable des maisons. Sur le papier, c'est une féerie de couleurs. Des américains étaient venus, espérant filmer le désarroi, la peur, le déchirement, les larmes des habitants. Trouvant, au lieu de cela, des gens courageux, fatalistes, presque gais, songeant plus à rebâtir qu'à se lamenter, prenant la chose contre laquelle ils ne pouvaient rien plus pour curiosité que comme cataclysme, ils étaient aussitôt repartis, écoeurés....

Tómas travaille au dégagement des ruines de la ville, usant toute la journée du marteau-piqueur. D'autres reconstruisent. Une ville nouvelle - une ruche nouvelle - est déjà née, propre, pleine de vie.

Il pleut encore, lorsque je reviens à bord.

Rude pays.

Dimanche, le 29 juin 1975.

Malgré des averses à afoilet un Brestois, je vais me promener sur cette étrange île volcanique. Je ne sais ôter de mon esprit les images de la lune divulguées par les astronautes.

Au large, agacée par un vent fort, la mer est hargneuse, agressive et il ne doit pas faire bon la taquiner, aujourd'hui.

Sur la route du retour, la pluie et le vent sont si forts que je dois m'abriter un moment sous un auvent, avant que de courir jusqu'à PENNEG, profitant d'une accalmie.

Après dîner, 3 jeunes gens viennent à bord: Eintur Jónsson, Arnar Guðmundsson et un autre dont je n'ai su retenir le nom. Ils s'inquiètent à mon sujet de problèmes pratiques. Craignant que je leur cache n'avoir rien à manger, ils vérifient ma cambuse, me promettant de m'apporter du poisson séché avant mon départ. Puis ils m'amènent à l'usine de conserve de poissons où ils travaillent, afin que je puisse laver plus facilement mon linge. Là, je fais la connaissance du marocain Hassan et du danois Claus, et tous trois nous passons la nuit à bavarder. Bien sûr, c'était fort intéressant; mais j'aurais préféré dormir, me ressentant de ma pénible traversée: un affreux goût salé ne veut quitter ma bouche, malgré de nombreux brossages de dents et l'absorption de boissons sucrées. Je sens que seul un long sommeil est capable de me rétablir.

H Hassan parle marocain, français, allemand et islandais. Claus parle danois, allemand, anglais et un peu islandais. Je parle seulement français et "petitement" anglais. Pourtant nous n'arrêtons pas de jaccocer sur les sujets les plus divers.

Il pleut pratiquement sans arrêt depuis mon arrivée, pluie accompagnée de violentes rafales de vent. Aussi m'est-il bien difficile de visiter cette île autant que je le désire. Mais cela est à mes yeux sans importance à côté de la leçon humaine que je reçois. Dans ce pays naturellement très dur, presque totalement détruit, voici à peine plus de deux ans, au lieu de se plaindre, de réclamer "l'aide aux sinistrés" si chère aux Français, chacun a commencé à reconstruire, pour lui, et venant au mieux au secours de son voisin. L'aide est arrivée, bien sûr; mais après.

Des Islandais me demandent ce que je pense d'eux. En riant je leur réponds qu'ils m'apparaissent à la fois comme des Esquimaux et comme des Américains, jugement qu'ils approuvent, amusés. En effet, ils ont su, comme les derniers Esquimaux, conserver les notions fondamentales des lois de la survie. Mais ils savent également profiter des jouets pour adultes laissés par le passage des Américains. Il est curieux de les voir rouler dans d'énormes voitures, prenant l'agglomération pour piste, faisant, pour le plaisir, d'intempestifs dérapages heureusement contrôlés. Il est curieux de les voir consommer des quantités effrayantes de chocolat ou de glaces -entre nous soit dit: elles sont délicieuses!-

Un homme passe sur un trottoir, porteur d'un anorak neuf. Une étiquette flotte au vent. En France, cette étiquette oubliée aurait provoqué des rires moqueurs; pas ici. Ici, l'homme est protégé de la pluie et du vent, et c'est cela seul qui compte; pas l'étiquette que personne, sauf moi, petit Français, ne remarque.

S'il pleut beaucoup, il ne fait pas froid, et cela crée un étrange spectacle dans les rues: les uns se promènent vêtus de polos et chaussés légèrement; les autres, harnachés de vestes, anoraks ou manteaux, portent des bottes.

Hassan et Claus m'invitent à déjeuner et à dîner avec eux au réfectoire de l'usine, qui est si propre qu'il faut se déchausser avant d'y entrer. Le menu est à la fois simple, équilibré, copieux, savoureux, et l'ambiance calme fait de ces repas de réels moments de détente.

Comme hier, nous passons la nuit à bavarder. Hassan est avide de société. Sa famille, restée au Maroc, lui manque. Les Français sont rares, ici. Alors, avec son hospitalité marocaine, Hassan arrive à souder une réelle entente entre nous trois. Nous coupons nos bavardages en mangeant du chocolat - bien sûr! - ou en buvant de la bière ou du café.

Auparavant, le gérant de la poissonnerie m'avait fait visiter l'île en voiture, ce qui me permit de voir les endroits les plus jolis ou les plus typiques, ainsi que la partie du village enfouie sous la lave et les cendres et encore dangereuse.

mardi, le 1er juillet 1975

Ce matin, deux pêcheurs me rendent visite. Le pont de PENNEG est couvert de cendre volcanique, véritable émeri ennemi des peintures et vernis; pourtant il n'est pas question de demander à mes visiteurs de se déchausser. D'eux-mêmes ils marchent à bord avec précaution. PENNEG leur plaît beaucoup, ils le trouvent très marin, très bien équilibré. L'un d'eux revient sur son bateau pour découper d'énormes filets de poissons dont il me fait cadeau. Il existe un respect réciproque, entre les pêcheurs d'Heimaey et moi; une sorte de lien invisible. D'ailleurs, je me rends compte être connu et aimé d'un peu tout le monde. Dans les boutiques, on s'efforce de m'aider plutôt que de profiter de ma difficulté à m'exprimer. S'il m'arrive de me perdre quelque peu dans mes comptes financiers, je tends mon porte-monnaie et les commerçants se servent en toute honnêteté. Cette honnêteté qui est une autre des caractéristiques des Islandais. Comme en Irlande, mon bateau n'est jamais fermé à clef. Souvent, des gens viennent le voir, car ici il vient à peine un voilier par an; mais si je suis absent personne ne monte à bord ou ne touche même PENNEG.

A midi je mange à nouveau à l'usine puis je vais faire quelques achats guidé par Claus et un de ses amis, également Danois, chez qui nous prenons le café.

Ce soir, j'invite Hassan et Claus à bord de PENNEG pour un dîner d'adieu. En effet, comme le temps s'est un peu amélioré j'envisage de partir demain. Eitur et Arnar arrivent, goûtent à ma cuisine... et restent! Puis, comme ils me l'avaient promis, ils vont me chercher une énorme provision de poisson séché. Tomas vient également, peu après, pour me souhaiter bon voyage.

La soirée se termine chez Hassan et Claus qui me comblent de cadeaux.

Chaque jour, ici, les gens me témoignent davantage d'amitié. Hassan me propose de rester à l'usine, de passer l'hiver à Heimaeye et de repartir au printemps. Mais j'ai décidé de poursuivre ma route.

mercredi, le 2 juillet 1975.

A dix heures je prends le breakfast avec Hassan, à l'usine. En Islande, le breakfast de la mi-matinée est très copieux: viandes froides avec moutarde et assaisonnements divers, fromage, beurre, gâteau, lait ou café à volonté. Après ce repas prétexte à rester encore un peu ensemble je prépare l'appareillage.

A midi, par une petite brise d'Ouest-Nord-Ouest, sous un magnifique soleil enfin apparu, PENNEG quitte Heimaeye, port du bout du monde auquel je m'étais déjà attaché.

Assis sur le quai, Claus prend des photos. Il ne travaille pas, aujourd'hui, car il repart au Danemark; futur instituteur.

Lorsque voile bien établie, PENNEG clair de tout obstacle, je regarde, une dernière fois, cette ville qui m'a si bien accueilli, je suis soudain ému: on dirait que chacun s'est arrêté de travailler pour me voir partir. Ceux de la drague ont guetté mon appareillage pour filer à la demande les câbles d'amarrage. Sur la terrasse de la poissonnerie, une foule de garçons et filles me regarde partir. Sur les quais le travail a cessé. Chacun, séparément, me fait un petit signe de la main. Pas de tapage. Mieux. Une discrète mais sincère amitié....

L'île fait obstacle au vent, et je mets longtemps à la doubler avant de pouvoir mettre le cap sur Grindavik.

La navigation est difficile le long de cette côte; les points remarquables sont très difficiles à identifier et il faut constamment se méfier des risques de perturbations magnétiques; d'autre part, alors que l'arrière-pays est relativement élevé - de l'ordre de cinq cents mètres -, la bande côtière est basse - une dizaine de mètres -, ce qui rend aléatoire toute appréciation de distance. Je n'ose guère me fier à mes relèvements, et vers 21 heures mes points sont des plus douteux. Enfin, à minuit, j'arrive à me recalcr.

jeudi, le 3 juillet 1975

Il est agréable de naviguer de nuit, en Islande, en été. La constante clarté rompt la solitude.

Au lever du jour, près de Keflavik, des chalutiers en pêche causent quelques soucis à PENNEG presque encastré. La houle rend très aléatoire le contrôle de PENNEG, aussi je reste prudemment éloigné de mes puissants voisins motorisés. D'énormes cétacés s'ébattent; à l'inverse des dauphins qui semblent toujours s'amuser, ceux-là sont vraisemblablement en quête de nourriture, et je ne pense pas qu'ils soient d'humeur pacifique! Leur nageoire dorsale est en forme de grande faucille. Je ne sais malheureusement pas les identifier. Des épaulards?

A l'approche de Grindavik la brise se lève et bien vite fraîchit sévèrement. Je ne possède qu'une carte d'atterrissage - celle qui m'a servi pour les îles Vestman -, aussi j'entre prudemment dans la baie après avoir bien arrondi la pointe Hopnes. J'aperçois des balises, à terre et me fie à elles pour suivre scrupuleusement le chenal deviné par simple

logique. Bien m'en prend, car ce pays volcanique est fertile en surprises. Un énorme "pavé" s'étale au beau milieu de ce qui paraît être un passage franc!

Etonnés de l'arrivée d'un minuscule voilier, les pêcheurs me donnent des indications contradictoires. Ne sachant qui croire, je vais m'amarrer provisoirement à couple d'un chalutier. Il est dix heures. Ayant passé la nuit à la barre, je vais me coucher deux petites heures.

Deux petites heures seulement, car sur le quai c'est une procession: on vient voir le petit voilier français, et malgré la discrétion des gens il y a suffisamment de bruit pour me réveiller. Un des marins du chalutier contre lequel je suis amarré m'invite à manger chez lui. Repas sympathique au cours duquel nous parlons "civilisation". En Islande les hommes parlent peu des problèmes qu'ils ne savent résoudre - encore une leçon au petit Français! -, aussi c'est surtout avec Dora, la femme du pêcheur, que je bavarde. Non, en Islande on ne parle pas pour le plaisir de parler; on ne parle pas pour le simple jeu de la conversation.

Par un mot posé à bord Robert Clerc, peintre Français qui travaille à la proche usine à poissons, me signale qu'il aimerait me rencontrer. Je lui rends visite, et pendant ce temps Dora, venue à bord, a posé sur la table de la cabine deux jolis cadeaux: une assiette décorée figurant un bateau de sauvetage de Grindavik et un dessus de table couvert de paysages islandais; le tout accompagné d'un mot gentil. J'aimerais remercier, et m'en ouvre à Robert au cours du dîner auquel il m'a convié. Il m'en dissuade: ce serait blesser la fierté de ceux qui, en toute simplicité, m'ont offert ces cadeaux. Il me parle ainsi longuement de la mentalité des Islandais. Au cours du repas le fils du patron de l'usine se joint à nous. Il me conseille de changer PENNEG de place, car demain les chalutiers vont rentrer pour le week-end, et mon bateau risque souffrir de l'effervescence du port. Demain matin il téléphonera à ce sujet au commissariat et me donnera les directives nécessaires afin de m'éviter tout ennui.

vendredi, le 4 juillet 1975.

Bien que n'aimant guère les villes, il me paraîtrait dommage d'être venu jusqu'à cette lointaine Islande sans en avoir visité la capitale. Aussi, après avoir mis PENNEG au fond du port, dans un coin paisible, après avoir, évidemment, manqué l'autobus, je vais en stop à Reykjavik. Le simple trajet en voiture justifierait cette initiative. Pour une fois je me permets de comparer la nature à des images: ici, elle rappelle étrangement les paysages lunaires des revues de science fiction. Un véritable désert volcanique. Il faut des êtres rudes, pour pouvoir vivre dans un tel pays. Parfois une station de captage d'eau chaude naturelle, ou un séchoir à poissons rompent la monotonie. Puis nous traversons Hafnarfjördr dont la beauté me surprend; je m'en ouvre à mes aimables automobilistes qui m'expliquent que le manque de soleil rend les gens tristes, ce qui les incite à faire des villes gaies, utilisant en particulier pour les toitures des couleurs vives. J'aimerais bien m'arrêter visiter, mais n'ose demander cette faveur, et bientôt nous arrivons à Reykjavik; au vieux Reykjavik.

J'aime Reykjavik. Je m'y sens, d'emblée, un peu comme chez moi. Comment expliquer cela? C'est ainsi. Et je crois que chercher à expliquer un équilibre, un bonheur, une quiétude, c'est presque à coup sûr rompre le charme.

Je n'aime pas autant cette partie de l'Islande que la côte Ouest de l'Irlande. Mais y vivre serait loin de me déplaire. Aussi je me mets en quête d'un dictionnaire français-islandais, dans l'espoir qu'il pourra m'aider dans mes relations. J'ai beau explorer toutes les librairies de la ville - et il y en a! -, dont les étalages s'ornent de dictionnaires anglais, italien, espagnol, allemand ou danois, le seul que je désire, le français, est introuvable. Imaginant que nous sommes fort mal considérés, un peu de noir encombre ma cervelle.

Il est temps de rejoindre GRINDAVIK. Dans l'autobus qui m'amène à la gare routière, je bavarde avec une Islandaise parlant fort correctement français et anglais. Nous convenons que si, jeunes écoliers, nous apprenons presque uniquement les choses détestables de la vie, telles les grandes batailles, et que l'on est mauvais élève si l'on ne connaît pas les orgueilleuses "grandes" dates de notre histoire, il faut découvrir par nous-mêmes qu'il existe partout à travers le monde des gens sympathiques, qui forcent à l'optimisme. Est-ce ma charmante voisine qui, par sa gentillesse, me fait découvrir cette évidence?

Sur la route du retour j'oublie un peu la déception du dictionnaire, et reste sur l'image de cette ville propre, gaie, active, et qui se s'enrichit d'une note d'intimité.

A Grindavik je trouve Robert, et nous décidons de revenir à Reykjavik demain; il y possède un studio, il me montrera quelques fresques. Ce soir, je lui offre gîte et couvert à bord de PENNEG. Heureux de pouvoir inviter, faire plaisir, je prépare une copieuse choucroute, plat dont il raffole mais dont il est privé, en Islande. De l'aileron de requin fumé et de la graisse de baleine sont également au menu, ainsi que du chocolat, bien sûr. Robert s'est chargé de la bière. Ce soir, nous ne mourrons ni de faim, ni de soif.

samedi, le 5 juillet 1975.

Ce matin, nous nous plantons à un carrefour, à la sortie de Grindavik, dans l'attitude classique et quelque peu grotesque du "stoppeur". Il faut dire qu'en Islande, sans être un moyen normal de déplacement, le "stop" n'est pas du tout considéré de la même façon qu'en France. Un stoppeur est simplement une personne qui, à la suite de circonstances qui n'intéressent que lui-même, demande aide. Bien sûr, chaque voiture ne s'arrête pas systématiquement; l'automobiliste balance le pour et le contre. Très vite nous sommes pris, à bord tout le monde se serre un peu. Confortablement assis, nous sommes déjà à Reykjavik alors que la conversation a juste bousculé les timides formules de politesse. Sans être bavard, l'Islandais aime les conversations "positives"; c'est peut-être pour lui une autre forme de soleil; de ce soleil qui lui manque.

A Reykjavik, Robert s'ingénie à me rendre la journée agréable. A son studio, je suis frappé par l'expression d'une fresque. Jésus en Pierrot entouré de ses apôtres. Incroyable touche de respect. Les mains et les yeux me fascinent. Surtout ces mains, qui me rappellent malgré moi la sensation éprouvée le jour de mon arrivée en Islande. Peinture peut-être particulière, mais sincère expression de Robert.

Puis nous visitons la ville. Dans un parc se prélassent des ivrognes, sous la paternelle surveillance du service d'ordre. Flânerie sur les quais. Halte dans un café, refuge des artistes et des âmes en peine; avaché dans un fauteuil, un homme ivre laisse entendre, sans aucun complexe et dans l'indifférence générale, des bruits incongrus. Intrusion chez un marchand de glaces; de ces délicieuses glaces islandaises.

Nous rendons visite à un jeune homme qui vient de passer quatre ans chez les Esquimaux de Thulé. Visite trop courte à mon goût.

Nous terminons le séjour à Reykjavik chez trois jeunes et sympathiques Allemandes, amies de Robert. Robert et deux Allemandes m'accompagnent jusqu'à la gare routière. A peine mon autobus démarre-t-il que Robert et les deux jeunes filles courent à travers la gare pour le devancer afin de prolonger encore les adieux.

Et je me retrouve à bord; peut-être solitaire, mais le cœur gros d'amitié.

Robert, tu es un "chic type".

Dimanche, le 6 juillet 1975.

J'ai l'impression de ne plus rien avoir à faire à Grindavik. J'ai découvert chez les marins, chez Robert, chez tous ceux que j'ai côtoyés une sympathie sincère et spontanée. En prolongeant mon séjour, j'ai peur de rompre le charme.

A dix heures, voiles déployées, fort des conseils de chacun quant aux caprices du chenal, malgré une brume qui promet de s'épaissir, PENNEG louvoie, à marée basse, longeant négligemment le fameux patin rocheux piège de cette baie. La grand'voile et le gènois s'évertuent à tirer le meilleur parti d'une petite brise de Sud. Je ne me tracasse guère car bientôt, dans une déchirure, apparaît Stadaberg. C'est incroyable, à quel point je me sens calme, décontracté, dans ce pays pourtant bien dur et parsemé d'embûches. Dans la brume une simple perturbation magnétique peut devenir catastrophique. Et bien, dans mon minuscule bateau, je suis confiant, heureux, partant pour une traite de soixante dix milles comme s'il s'agissait d'aller virer "la bouée du coin".

A midi trente Reykjanes est doublé sans difficultés; le courant est avec moi, aussi c'est presque trop vite que je vois s'effacer ce superbe cap. La brume doit être normande: "p'têt ben qu'oui, p'têt ben qu'non". Par le travers de Kirkjuvogr, deux bateaux de pêche me font signe de m'approcher. Élégante manoeuvre - il faut bien, parfois, s'envoyer des fleurs! - qui m'amène à presque toucher l'un d'eux. Trois énormes poissons sont envoyés dans le cockpit de PENNEG. Des poissons rouges aux yeux exorbités, dont j'ignore le nom. Ces deux bateaux pêchent à la ligne de fond par des sondes d'une cinquantaine de mètres. Longs d'une douzaine de mètres, de formes magnifiques, propres comme des yachts bien tenus, armés par deux marins, j'avais vu les mêmes à Heymaeye et j'aurais aimé embarquer sur l'un d'eux, persuadé que ce genre de pêche et de vie m'auraient passionné.

Vers seize heures je me mets en devoir de doubler la pointe Skagi... à ma façon, bien sûr! Je ne possède que ma fameuse carte d'atterrissage n) 5475, où un mille ne mesure modestement que sept millimètres à peine. Et "ma façon" m'oblige à contourner, au dernier moment, un banc rocheux que je devine.

Est-ce vraiment rabacher, que de rabacher que l'on est heureux?

Car je suis heureux sur mon bateau qui, maintenant, marche dur, plein vent arrière, voiles en ciseaux.

Vers vingt heures j'emboque le Hvalfjord, le fjord des baleines laissant Akranes au Nord. Loin de me douter des difficultés qui m'attendent, je vis au présent en me gavant des magnifiques paysages qu'à chaque instant je découvre. Car un fjord est quelque chose de vraiment splendide. Il ne faut pas croire à une faille abrupte; non. Les versants culminent bien à plus de huit cents mètres, mal blanchis de restes de neige, mais les bords forment une plaine étroite et les pentes sont relativement douces, donnant une note apaisée dans ce qui, à l'échelle humaine, pourrait être démesure.

Hélas, bientôt la brise s'affole et PENNEG titube. Subitement je perds la belle allure de vent arrière pour entamer un difficile louvoage. Tantôt je suis encalminé, tantôt je suis bousculé par de brusques rafales dévalant des cimes à quelques cinquante noeuds, faisant partir l'eau en fumée sur leur passage; et brusquement à nouveau c'est le calme plat. Sous grand'voile seule PENNEG se trouve là, planté, stupide, et d'un coup s'écrase, met le pont dans l'eau, ne retrouvant ses esprits que la furie passée, mais à nouveau planté dans un calme décevant. Doubler Húfdi n'est pas une petite affaire tant la direction du vent est changeante; je tire des bords carrés, désespérant de pouvoir aller plus avant. Et lorsqu'enfin j'arrive à me dégager c'est pour jouer à cache-cache avec un banc de roches espérant ne pas jouer à chat perché! Entre nous soit dit, le soleil de minuit, c'est rudement pratique!

lundi, le 7 juillet 1975.

Et PENNEG commence cette journée toujours aux prises avec les rafales de plus en plus violentes et rapprochées, et les rochers qui semblent se multiplier fantomatiquement. Mon pauvre bateau cherche un refuge au fond de cette baie, tout au fond du fjord, tirant des bords, le pont dans l'eau, sous sa seule grand'voile. J'ai bien saisi le mouillage

sur le pont, paré à être filé, pourtant j'ai peur qu'il ne passe par dessus bord dans la violence des rafales, aussi à la barre je fais tout mon possible pour adoucir les coups de gîte. Dieu, qu'il vente! Les cinquante noeuds doivent y être largement. Maintenant plus de périodes de calme; le vent souffle en continu. J'aperçois une bouée. Pensant que c'est un corps mort car tout près de l'usine de dépeçage de baleinés et de la raffinerie Esso, je la prends afin de simplifier le mouillage et surtout l'appareillage. Tout en rabantant la grand'voile, je jette un coup d'œil sur la côte; c'est si joli... trop joli, car je m'en approche bien vite! Je mouille en catastrophe: ce que j'avais pris pour une bouée de corps-mort n'était qu'une marque de pêche! C'est la taille imposante du flotteur qui m'avait induit en erreur. Par précaution je mouille en pendant la seconde ancre. Sait-on jamais!

Enfin, à une heure trente je peux descendre dans ma petite cabine soudain bien confortable, pour un sommeil bien gagné.

A basse mer, nouvelle surprise. Ne manque-t-il pas un peu d'eau sous la quille de PENNEG? Oh, juste un peu, et mon brave bateau, indulgent se contente de prendre un petit air penché - seulement trente degrés -. Je crois que, cette nuit, il était temps de mouiller.

Vers treize heures, j'en ai assez de cette baie infernale. Je vais jusqu'à l'extrême fond du fjord, histoire de ne pas capituler, et fais route vers Reykjavik. La descente du fjord s'avère un peu moins pénible que la montée d'hier; cependant PENNEG, vers la sortie, bûche contre un clapot court, agressif, venant du large, alors que la brise devient irrégulière, entrecoupée de longues accalmies.

A la voile pure les merveilleux paysages des fjords sont chèrement gagnés, et il faut des nerfs solides pour aller au bout de l'entreprise.

Un bord de près au cours duquel je retrouve quelques-uns des bateaux aperçus hier, occasion de bonjours amicaux, m'amène à Reykjavik. Il est vingt trois heures; les douaniers m'indiquent un emplacement - ici rien n'est prévu pour les "yachts" bien trop rares - et viennent à bord. C'est la première visite officielle depuis Crookhaven. D'une extrême courtoisie - plus : gentils, aimables -, ils sont amusés par la petitesse de mon bateau et par le fait que, seul à bord, en réponse au questionnaire je suis tout à la fois propriétaire, capitaine, équipage, passagers, chat et, pourquoi pas, rat.

mardi, le 8 juillet 1975.

Alors qu'en France je fuis les villes, aujourd'hui c'est avec plaisir que je retrouve Reykjavik. Peut-être parce qu'en Islande les hommes sont, par la force des choses, positifs, ce qui crée une ambiance radicalement différente de celle des pays moins rudes. Peut-être parce que c'est une ville propre; chauffée par des captations d'eau chaude naturelle, il n'y a pas de fumée, tout est net. Tandis que je flâne à loisir PENNEG se pavane, là, dans son coin, rendu soudain orgueilleux - oh, le vilain! - par les signes d'admiration des curieux, nombreux.

Croyant posséder à moi seul le privilège de ce grand port islandais, j'ai la surprise de voir arriver, mené par un homme seul, un voilier d'une douzaine de mètres, sorte de grand PENNEG en aluminium, peint en vert. C'est le sloop hollandais "Senta", du docteur Hartog. Je ne peux m'empêcher d'observer l'homme. Il est difficile de lui donner un âge; probablement cinquante à cinquante cinq ans. Chacun de ses gestes est empreint de puissance, de détermination. On sent l'homme d'action parfaitement équilibré, aux nerfs à toute épreuve, et d'un coup je me sens tout petit; bien loin d'atteindre à une telle force. Je me rends compte que sans l'aide de Dieu je ne serais peut-être jamais arrivé jusqu'ici. Bien sûr je suis invité à bord de "Senta" pour l'apéritif, et nous bavardons longuement. Le docteur Hartog me dit pourquoi il navigue seul, sa femme refusant de naviguer au-delà de certaines limites. Il me raconte quelques-unes de ses péripéties au Groenland et dans les quarantièmes rugissants... oui, il y est allé; seul. Il me raconte que là-bas, dans le Sud, du côté du cap de

Bonne Espérance - le mal nommé - les vagues sont abruptes comme des murailles. Il me raconte qu'un jour une seule lame, bousculant son bateau, l'avait rempli jusqu'au dessus du plancher, projetant une bouilloire tout au bout du poste avant. Il me dit trouver PENNEG magnifique, mais beaucoup trop petit. Il me dit préférer l'arrière à tableau - comme SENTA et PENNEG - à l'arrière norvégien, le seul inconvénient étant de draguer un peu à la remontée à la lame si le pied n'est pas suffisamment dégagé. Il me montre son petit poêle à mazout dont il est très satisfait, sauf dans le très gros temps car si le bateau remue beaucoup la combustion devient mauvaise; dans ce cas il met en service un poêle à charbon de bois dont l'inconvénient est la difficulté à stocker le combustible. Il me dit qu'il me faudrait un bateau de.... douze mètres! Il me dit....

....J'écoute longuement cet homme posé, apparemment peu expansif, qui semble me témoigner une réelle sympathie. Et lorsque je le quitte sa franche et puissante poignée de main traduit tout le caractère de cet homme hors série.

mercredi, le 9 juillet 1975.

PENNEG continue à être sujet d'admiration. Même le docteur Hartog viendra lui rendre visite juste avant qu'il n'appareille, me disant lorsque SENTA passe près de moi, d'aller le voir à BROOK in Water Land (ai-je bien compris?), où, seul docteur, il est facile à trouver:

Le secrétaire d'un club de voile - oui, il y a un club de voile à Reykjavik! - me rend visite. Puis dans la soirée, avec un de ses amis il me montre le bateau et la maison qu'il construit lui-même, le bateau que construit un autre de ses amis, et m'amène au chantier d'un vieil artisan que je reconnais comme un des admirateurs de PENNEG et qui construit pour lui-même un "Folkboat" modifié - élargi, et avec voûte -

jeudi, le 10 juillet 1975.

Le secrétaire du Yacht-club m'amène à son bureau de l'office des pêches. Il m'explique la façon dont son service détermine le rendement optimum des bateaux de pêche, pouvant ainsi servir la cause des pêcheurs et éviter un appauvrissement de la faune marine. Puis nous allons au service hydrographique où je suis désagréablement surpris par le peu de documents et leur prix exorbitant. Je songe à un retour direct sur l'Irlande, mais en mer sait-on jamais? Aussi j'achète la seule carte disponible des Hébrides : un routier! Si les circonstances m'obligent à m'y aventurer, une fois encore ce sera, et bien malgré moi, de la navigation.... "à ma façon"; et quand on connaît la réputation de cette région....

Cet après-midi, alors que je change un peu d'argent dans une banque pour mes derniers achats, j'entends parler français près de moi: c'est un jeune couple suisse, Jean et Marianne, amis de l'ami Grosrey qui termine actuellement un tour du monde à la voile avec sa femme et sa fille. Nous avons vraisemblablement descendu des rivières ensemble, eux en canoë, moi en kayak. Arrivés par avion, leurs bagages n'ont pas suivi; qu'à cela ne tienne: la compagnie d'aviation leur offre asile dans l'un des meilleurs hôtels de Reykjavik, et on leur prête des vêtements! L'Islande est un pays où règne l'entraide et l'efficacité. Tant pis si mon départ est quelque peu retardé: nous nous engouffrons dans un salon de thé pour jouer les bavards.

Lorsqu'après mes dernières courses je retrouve PENNEG, Jean et Marianne, qui n'ont pu m'attendre pour me souhaiter bon voyage, ont laissé à bord un mot gentil....

....A dix huit heures quarante cinq, par petite brise de Noroît, sous grand'voile et gènois, PENNEG essaie de se détacher de Reykjavik avec, pour objectif, Inishbofin.

A peine passées les jetées, la brise s'évanouit et ce n'est qu'à vingt trois heures que je double la pointe Grotta. Quatre et quart pour

faire moins de trois milles! Epreuve pour les nerfs, car à la sortie du grand port Islandais je dois guetter chaque mouvement de bateau, avec la hantise d'un abordage.

A cette allure, je ne suis pas encore en Irlande!

vendredi, le 11 juillet 1975.

Vers quatre heures la brise daigne enfin se montrer. Virant au Nord elle me permet de doubler le cap Skagi à la bordée. Me souvenant du banc rocheux qui, à l'allor, m'avait obligé à un détour de dernier instant, j'arrondis largement. Puis, vent arrière, c'est, courant portant, la "descente" vers Reykjanes atteint un peu avant midi. J'aime beaucoup la côte entre Skagi et Reykjanes, et plus particulièrement ce dernier cap qui sera mon point de partance, loch à zéro, cap compas 170.

Exceptionnellement, il fait beau. La brise, maintenant un bon 3, est passée à l'Ouest-Nord-Ouest. Sous grand'voile et gènois tangonné, en oiseaux, PENNEG fonce, pour mon grand plaisir. Brave petit bateau! La brise fraîchit. Très fatigué par la tension nerveuse de la nuit dernière vers dix neuf heures quinze je mets en panne pour me reposer. Bien sûr, je trouve dommage de perdre ainsi une si bonne occasion de tailler de la route; et les mordus du pilotage "automatique" peuvent sourire. Mais fort de mon expérience je considère comme impératif de me maintenir en bonne condition physique. Et puis, n'est-ce pas, ce qui est écrit est écrit.

Vers vingt deux heures je fais servir, mais la brise a suffisamment fraîchi pour remplacer le gènois par le n° 1. Non que mon solide petit bateau ne pourrait étaler, mais plutôt pour me ménager car j'ai décidé de jouer "raisonnable". Quelque chose comme "qui veut voyager loin ménage sa monture".

samedi, le 12 juillet 1975.

A trois heures vent et mer assagis me permettent de renvoyer le gènois; mais à sept heures, fatigué, je mets à nouveau en panne et dors jusqu'à onze heures et quart. J'aurais dû me reposer beaucoup plus, en Islande; mais comment faire, comment aurais-je pu vivre en égoïste, alors qu'on me témoignait tant d'amitié?

J'ai pris, maintenant, l'habitude de vivre avec mon bateau, de régler les choses selon les circonstances présentes, ne me privant pas, en particulier, de me reposer lorsque je le juge profitable. C'est ainsi qu'un peu avant dix neuf heures, la brise étant insignifiante, j'amène la voilure, mets la barre sous le vent et pique un roupillon jusqu'à vingt deux heures, moment où, passant à l'Ouest-Sud-Ouest, Eole s'éveille en même temps que moi. Le dé clic est fait. Penneg est devenu mon domaine. Je fais pas de la promenade; pas plus de la régates ou quoi que ce soit de particulier; non; simplement, je vis; je vis, à bord de mon bateau; je vis, avec la mer, le vent, les poissons, les oiseaux, le soleil, la pluie. Je suis riche de la nature tout entière. Comment concilier les impératifs de la vie matérielle, de la vie sociale, et ceux de cette vie merveilleuse de Bohémien de la Mer? Je verrai cela.... demain!

Dimanche, le 13 juillet 1975.

Un nouveau calme plat. Peut-être la brise respecte-t-elle le jour du Seigneur? Qu'à cela ne tienne. A zéro heure trente j'amène le gènois, laisse PENNEG sous grand'voile bordée plat, barre amarrée par des sandows.... et vais dormir, bien sûr!

A deux heures trente une brise fantôme fait tracer à PENNEG un sillage symbolique. Quelle région! C'est le domaine des extrêmes: coups de vent ou calmes. Je crois qu'ici la qualité essentielle est un bon équilibre nerveux.

Toute la journée je cherche la brise; elle, elle semble chercher son lit. Dans de telles conditions je n'arrive pas à stabiliser ma route, et ce pauvre PENNEG se dandine, tel un bateau ivre, entre le 120 et le 200.

Dans l'après-midi, par deux fois la grand'voile s'est mise en tir bouchons: la brise n'était pas la même sur toute la hauteur de la voile!

Dimanche, le 13 juillet 1975.

A dix-huit heures trente j'aperçois deux énormes cétacés; bien plus grands que tous ceux rencontrés jusqu'à présent. Je ne vois qu'une partie de leur dos - une dizaine de mètres de long -, orné d'un tout petit aileron très bas, très recourbé. Je ne pense pas que ce soient des baleines franches qui, je crois, n'ont pas d'aileron dorsal. Ce sont peut être des cachalots. Je ne vois pas ce que ce pourrait être d'autre, étant donnée la taille imposante - probablement de l'ordre de vingt mètres-. Ils soufflent bruyamment en émergeant.

Je n'ai aucune crainte; comme si, vivant en communion avec la nature, l'instinct était là pour prévenir d'un danger ou traduire une paix.



RORQUAL TACHETE

16.04.76 : Je pense, à la lecture de "Succinore", que ce sont plutôt des "Rorquals tachetés".
Mon dessin de la p. 75 de "Succinore" - Le Rorqual tacheté est une baleine lourde (?) et luit sur les épaulards
est peut-être un peu différent de celui que l'on voit sur le plancton. Ils sont inoffensifs -
minuscules organismes en filtrant

Je passe ma journée à bricoler, malgré l'impossibilité de maintenir longtemps PENNEG sur sa route, barre amarrée: un système tout simple de sandows et de drosses me permet de ramener mon bateau à la raison lorsqu'il pense pouvoir me jouer quelque farce. Mais le fait de ne pas tailler de la route joint à l'instabilité de la brise me mettent les nerfs à bout. Aussi à vingt trois heures quinze j'amène le gènois et à nouveau laisse PENNEG se débrouiller, sous grand'voile légèrement choquée: il s'amusera à louvoyer pendant mon sommeil.

Il s'est passé aujourd'hui un phénomène curieux: tous mes efforts tendaient à maintenir ma route vers l'Irlande; pourtant, quoi que je fasse, chaque fois que j'arrivais à maintenir PENNEG barre amarrée, et quelques soient les caprices de la brise, il était en route au 1401 lundi, le 14 juillet 1975.

Lorsque je me réveille, à cinq heures - que c'est agréable, de bien dormir; enfin! -, il vente une petite brise d'Est qui me permet de tenir PENNEG en route... au même cap qu'hier!

Etrange. Hier, ma bagarre pour aller où je voulais et non où voulait aller PENNEG m'avait réellement amené aux bords de la crise de nerfs. Aujourd'hui, PENNEG poursuit imperturbablement sa route droit sur les Hébrides, ces Hébrides que je voulais justement éviter; et j'en suis presque content, comme d'une fatalité qu'il faut savoir admettre, sagement. Je suis détendu, allant jusqu'à me reprocher mon attitude de la veille. Chaque jour de cette croisière m'apporte quelque leçon.

Etrange. Une fois encore, comme au jour de mon atterrissage en Islande, physiquement - j'insiste: physiquement - il me semble sentir une main sur la mienne; une main qui me communique la confiance, et qui semble vouloir me dire, avec un sourire: "pourquoi ce caprice?"....

Je ne cherche absolument pas à expliquer; à donner une conclusion. Je constate, je dis ce qui m'est arrivé, ce que j'ai ressenti, simplement, sincèrement, c'est tout. Je suis un bien trop petit bonhomme pour oser faire plus.

Et je me rappelle alors qu'à Reykjavik "quelque chose" m'a poussé à acheter la carte des Hébrides!

Quoi que tu fasses, petit Pierre, ton destin semble bel et bien tracé!

....Je chante toute la journée....

mardi, le 15 juillet 1975.

Cette nuit, PENNEG a fait le capricieux, refusant de rester en route barre amarrée, aussi de une heure trente à cinq heures trente je mets en panne pour dormir.

Toute la journée la brise de Nord-Est restera bien faible; le gréement est affreusement secoué. Naviguer dans ces conditions est plus éprouvant que par gros temps, et le bateau lui-même fatigue beaucoup plus. Heureusement, en compensation c'est tout de même moins dangereux. A vingt heures j'amène la grand'voile et vais dormir une heure et demi, laissant PENNEG sous gènois. Puis je barre toute la nuit, essayant en vain de lutter contre le démantèlement du gréement. Même le tourmentin envoyé à contre s'avère inefficace.

mercredi, le 16 juillet 1975.

Toujours pareil: peu de vent, longue houle. A quatre heures et demi la brise est si fantasque que je vais dormir quatre heures.

Tout cela peut, bien sûr, paraître monotone. Mais il convient de régler ce que peut être la tension nerveuse, à la constante recherche de faire marcher au mieux un petit voilier dans de telles conditions. Evidemment, j'aurais fort bien pu tout amener, et rester à dormir la majeure partie du temps, lorsque la brise était si faible. Mais c'est une solution à laquelle on pense, mais à laquelle on ne sait se résoudre. Il faut savoir s'imposer une discipline de détente, et plusieurs fois je me suis obligé à faire plus que me reposer tout habillé: je me suis glissé, en pyjama, dans des draps, dans mon duvet, pour réellement dormir.

Dans la matinée, des dauphins viennent tourner autour de PENNEG, leur grand frère. Vers treize heures, un énorme cétacé fait son apparition, souffle un jet d'eau et plonge.

Pour calmer mon impatience à faire si peu de route, je multiplie les points astronomiques. J'aime bien mon petit sextant; je le trouve très précis. Lorsque le bateau remue beaucoup, je m'installe sur le pont, assis bien calé. Mais lorsque les conditions le permettent je préfère me percher sur le roof; l'oeil étant plus haut, la précision est meilleure. Il n'est malheureusement pas possible d'observer debout, du calme plat serait nécessaire, pour la réussite de cette acrobatie. Bien que m'efforçant d'obtenir la meilleure précision possible, je ne tiens jamais mes observations pour rigoureuses, c'est pourquoi je me passe du calcul d'azimuth, relevant directement l'astre au compas de relèvement. J'estime que cette façon d'opérer est en harmonie avec la précision que l'on est en droit d'attendre d'un point astronomique sur un voilier de moins de sept mètres. J'utilise les tables Dieumegard parce que leur format est pratique sur un bateau où la place est restreinte, d'autant que je préfère travailler sur une feuille de contreplaqué posée sur les genoux, plutôt que sur la table à cartes. Avec un peu d'habitude, on oublie le nombre d'entrées un peu plus élevé que dans les tables américaine ou anglaise, à la mode.

Jeudi, le 17 juillet 1975.

Enfin la brise s'établit, du secteur Sud-Sud-Est, variable en force - 3 à 5 -, et quelque chose me dit que les plaisanteries sont maintenant terminées. En effet, si le soleil égale l'après-midi déjà PENNEG boîte contre une mer devenue affreusement hâchée et lorsque vers 23 heures un léger grain me met en alerte je ne me fais plus d'illusions quant à la suite.

vendredi, le 18 juillet 1975.

Vers une heure trente, après une manoeuvre particulièrement ca-fouilleuse - ça arrive! - PENNEG se retrouve sous suédoise et tourmentin. Il vente bientôt 7. Le confort à bord laisse à désirer, à cette allure du plus près.

Ayant eu la malencontreuse idée de parler confort, laissant entrevoir le côté maison de mon bateau, je me dois, honnêtement, de faire une remarque: un individu ayant omis de se laver soigneusement durant plusieurs jours semble dégager comme une vague odeur de rance!....

La brise mollit un peu dans l'après-midi, et malgré de fortes rafales et une mer très dure je suis tenté de croire qu'il ne vente plus que 5.... quelques instants de contemplation, assis dans le cockpit, font bien vite taire mon innocent optimisme et grimper l'échelle Beaufort. Du coup je n'ose renvoyer de la toile, préférant être un peu tranquille pour la nuit; tant pis si je ne vais pas aussi vite que je le pourrais.

Et PENNEG, tous feux éteints, sans écran radar, barre amarrée, capitaine dormant à poings fermés, se perd dans la brume et l'obscurité.

Comme je dormais profondément, lorsqu'ils retentirent, ces deux coups de sirène! Inutile de me précipiter, puisqu'on m'a vu. Et lorsque, tranquillement, je sors de ma cabine, c'est pour voir tout près de moi un énorme bateau de guerre anglais, le porte-hélicoptères "Tiger". Curieusement, je me sens un peu fautif.... d'être aussi peu voilé!.... Le grand navire fait le tour de PENNEG - un tour d'honneur? -. Malgré la brume je distingue une foule en uniforme sur la passerelle et un peu partout. Au porte-voix, un officier me dit quelque chose d'incompréhensible: position? longueur d'émission? Je crie ne pas comprendre tandis que, déventé, PENNEG vire soudain de bord, comme ça, de sa propre initiative, débordant le mastodonte par son arrière. En un instant la brume referme son rideau alors qu'un hélicoptère, regagnant son pont d'atterrissage, me dit que je n'ai pas rêvé.

Secoué de ma torpeur, je remplace le tourmentin par le foc n° 2, envoie dans la barre de flèche babord le diabolique écran radar, laisse, dans la cabine, la lampe tempête en veilleuse, et reviens me coucher.

samedi, le 19 juillet 1975.

Vers deux heures, je "loupe" un cargo. Passant la tête par l'écoutille, je vois ses feux de route, tout près: il a dû avoir rudement peur, pour fuir de la sorte! Cette nuit, je vais bien arriver à couper un bateau en deux!

Plus aucune de mes lampes électriques ne marche. Je passe un long moment à les démonter, à les nettoyer, à les bricoler, à les remonter mais ces espèces de bêtes à chagrin ne veulent rien savoir. Je les cache dans un coin, pour oublier.

Écoutant la radio dans l'attente du top horaire, je suis étonné qu'il soit autant question du week-end alors que d'après mon journal de bord nous serions seulement vendredi. Pris de doute, je laisse le pos en marche presque toute la journée jusqu'à entendre, enfin... que nous sommes samedi! Depuis Reykjavik je navigue avec un décalage d'un jour. Tous mes points astronomiques sont donc erronés et du même coup je m'explique pourquoi, le deuxième jour, j'avais cru à une perturbation magnétique deviant le compas de route de 6°. Une fraction de seconde je suis effondré, pensant aux difficultés à observer correctement, puis à faire les calculs, sur un aussi petit bateau; tout de travail réduit à néant. Je me ressaisis bien vite, riant de ma mésaventure. Si un jour je dois acheter une nouvelle montre, elle marquera les dates! Reprenant mes dernières observations, je fais, cette fois, un point correct. Puis je tra méticuleusement ma route estimée, grâce à mes notes - un journal de bord correctement tenu, c'est précieux - : tout correspond bien. Maintenant, j suis prêt pour l'atterrissage sur les proches Hébrides vers lesquelles les vents debout m'ont dirigé.

Dans la nuit, un choc: PENNEG a heurté un morceau de bois. Rien de grave. Je l'ai quand même eu, "mon abordage", aujourd'hui!

Pensant être près de Gasker Island, j'abandonne PENNEG au bon vouloir de sa seule suédoise et, insouciant de la brume, que voulez-vous que je fasse, sinon dormir?

C'est étrange; ici je n'ai aucune appréhension de la brume. C'est un des éléments de la nature, de mon cadre de vie, sans plus. Je crois même qu'elle m'apaise, de même que la nuit est simplement le temps du sommeil. J'ai appris une façon de vivre, grâce à mon bateau.

Dimanche, le 20 juillet 1975.

A quatre heures trente, je suis réveillé. Presque comme en Islande on y voit aisément, la "nuit". La brume s'est levée... Terre! Les Hébrides. Oui, mais où? Et quelle est cette petite île, là, sur babord avant? Carte en mains, j'élimine ce que cela ne peut être. Finalement, plus de doute: c'est bien Gasker! Une fois encore, mon atterrissage me surprend par sa précision. Bien sûr, hier j'ai pu préciser ma position. Mais combien, par exemple, ne sont pas très sûrs du résultat final pour une traversée telle que l'île d'Yeu - Belle-Isle.

Au cours de cette traversée, par deux fois j'ai ressenti cette impression physique d'une main amicale, paternelle posée sur la mienne. Lentement, le soleil efface le voile brumeux de la terre et tout dessus, par une brise conciliante, PENNEG découvre les merveilleuses Hébrides. Hélas, cela n'est que de courte durée. A mesure que j'avance la brise fraîchit. Lorsque l'ancre tombe au fond de Tarbert West Fjord, de puissantes rafales dévalent des hauteurs à quelques quarante noeuds, me rappelant ma pénible navigation dans le Hvalfjord.

Mouillage presque solitaire. Un seul autre bateau: le yacht Nord Irlandais "Misaja", un superbe Nicholson de près de onze mètres. Arrive Dame la pluie.

Apéritif à bord de "Misaja". Les propriétaires, fort sympathiques, sont surpris lorsque je leur dis arriver d'Islande: ils pensaient que je venais, tout simplement, du mouillage voisin de Taransay Sound. Lui, officier de la "Royale", a passé deux ans sur un bâtiment de guerre le long de la côte Nord d'Islande. On me conseille de rejoindre la côte Est des Hébrides, où la mer et les conditions météorologiques sont bien

moins dures, et Madame culque à mon intention le Harris Sound, pratiquement indéchiffrable sur mon routier.

Payant la fatigue de ce dur voyage, je suis pris d'un malaise, et mes aimables voisins me ramènent à bord de PENNEG où une bonne sieste me remet vite d'aplomb.

Profitant d'une accalmie de la pluie et du vent, je vais à pied à Tarbert Est. J'ai la surprise d'y découvrir un excellent mouillage, alors qu'ici on accuse toutes les perturbations du large. Une étroite bande de terre, de quelques centaines de mètres, sépare cette ville en deux parties d'un contraste frappant.

lundi, le 21 juillet 1975.

Lavage du linge, plein d'eau douce, provisions, renseignements divers, promenade à pied absorbent vite ma journée. J'observe, j'admire, et déjà j'aime ce sauvage Tarbert.

mardi le 22 juillet 1975.

Ce matin je prends l'autobus pour Stornoway, capitale des Hébrides. Mes yeux ne savent se détacher des paysages qui défilent, merveilleux de ces hautes terres; de ces lochs. Pas d'arbres : des pierres, des marécages, de l'herbe, de l'eau; et des moutons : ce domaine est le leur. C'est le mouton qui s'est chargé de la destruction des arbres, dont les rares survivants ne doivent leur salut qu'à leur isolement sur quelque flot de loch. L'un de ces arbustes, précisément, me fait soupirer. Le vent, violent bouscule les feuilles qui montrent leurs "dessous", me laissant imaginer une danseuse en tutu.

Et voici Stornoway. Croyant trouver un port vivant, je suis déçu de n'y trouver qu'une petite ville mesquine qui estompe passagèrement mon émerveillement pour les Hébrides. Ici, les gens m'ont paru "petits"; près de leurs intérêts; de leur porte-monnaie. Je l'ai pensé; mais en ai-je le droit? Ai-je le droit d'être déçu? Etre et choses peuvent bien être eux-mêmes sans avoir de comptes à rendre. Pourtant, et sans savoir expliquer ce sentiment, j'ai été déçu. Je ne peux donner une image de Stornoway que par des faits mesquins; précisément parce que je n'y ai vu - ou su y voir - que cela.

J'entre dans un pub prendre un café. Le garçon me demande si je veux "une" cuillerée de sucre.... Un instant après il s'apprête à poser la même question à une vieille rombière empanachée lorsque le patron, le poussant du coude, lui dit avec une insuffisante discrétion: "no sugar autant d'économisé! Quant à mon café, il était si mauvais que je n'ai pu le terminer.

Me souvenant des délicieuses glaces islandaises, je pense me venger sur cette friandise de l'infecte café. Celle que l'on me sert n'est qu'une infâme crème à l'eau qui fond plus vite que je ne peux la manger.

J'ai dû emprunter.... les "commodités" publiques. Sur la chasse d'eau, une bouteille vide de whisky! Les gens boivent l'alcool en cachettant aux W.C.!

Partout une atmosphère sournoise. Une petite ville bien mesquine au bord de la mer.

Poussant ma découverte du pays, j'arrive à l'église anglicane. Devant ce monument d'orgueil....

.... Au plus vite, je reprends l'autobus de Tarbert.

Alors j'ai pensé à John. J'ai eu envie, aussitôt rentré, de mettre sa cravate, aux symboliques dessins de la "résistance". Gaminerie, peut-être; je ne l'ai pas fait.

Je me suis ressaisi; et si un jour j'ai la chance de revenir aux Hébrides, j'irai à nouveau à Stornoway; j'essaierai de comprendre; mieux.

Les Hébrides sont un pays rude, plein de contrastes. Des chaînes montagneuses, rocheuses, se marient aux lacs, aux marécages, aux tourbières. Pourquoi les hommes ne seraient-ils pas à l'image de cette nature, si belle malgré le vent qui hurle, lorsqu'on la voit, à l'abri, dans un autobu

Dans le vieil autobus à la boîte de vitesses capricieuse, j'étudie les réactions des gens. J'ai l'impression d'une sordide lutte des classes. Je crois voir des gens laborieux et pauvres; et je crois voir déborder de leurs cachettes d'immenses fortunes. Je vois des filles de ferme revenir de la "dapitale" en boitant dans des souliers fins trop petits. Je vois un homme simple, au cou de bronze, ne savoir dire que "yes d'un ton soumis...."

"Misaja" est parti ce matin. PENNEG est seul; tout seul, au mouillage.

Furtif moment de cafard, ce soir.

Je vais prendre une bière au bar de l'hôtel, puis une promenade à pied m'amène à Tarbert Est. Un bateau Belge s'y trouve; bavardage avec l'équipage.

mercredi, le 23 juillet 1975.

Je retrouve les Belges, qui sont sur le point de partir. Ils vont passer le Pentland Firth. Le temps n'est guère favorable à une telle entreprise, et je souhaite qu'il ne leur arrive aucun désagrément. Le propriétaire a l'air de penser que l'on commande aussi aisément la Nature qu'un troupeau d'hommes.... j'ai appris.... bon; pourvu, tout simplement, qu'ils passent!

Cet après-midi, le comice agricole met le village en fête. Je me faufile entre les gouttes de pluie et les rafales de vent pour admirer le dressage de chiens par des policiers - n'est-ce pas, plutôt, le dressage de policiers par des chiens? - Curieux, je me traîne au travers de cette foule en liesse qui m'entraîne jusqu'à la cantine de l'école transformée pour l'occasion en salon de thé. N'appréciant pas la tasse que l'on me sert de cette infecte tisane si chère aux Anglais, je pars à la recherche problématique d'un vrai café dont je commence à perdre le goût. Au restaurant du coin, je trouve satisfaction.... sous réserve de prendre un lunch! Après tout, pourquoi pas? N'est-ce pas fête, aujourd'hui? J'ai l'agréable surprise de me retrouver attablé près du jeune couple de campeurs anglais établi depuis avant-hier à proximité de l'ancien quai. Ils partent, hélas, dans un moment par le ferry. Nous avons sympathisé dès le premier jour, mais une discrétion réciproque limitait nos relations à des échanges de formules de politesse. La conversation est assez difficile, car si la jeune femme parle fort correctement, lui, malheureusement, bégaille, et un anglais qui bégaille, ce n'est pas facile à comprendre. Nous échangeons nos adresses.... aurevoir, Howard; aurevoir, Julia. J'espère bien vous revoir.

Oui, c'est fête aujourd'hui; et comme le départ des deux campeurs me fait soudain mieux ressentir ma solitude je vais me réfugier au pub de l'hôtel. En Irlande, en Islande, aux Hébrides, un pub n'est pas, comme en France, un simple débit de boisson; on y boit, bien sûr; parfois beaucoup; mais c'est bien plus un lieu d'asile, une sorte de club.

PENNEG est mouillé juste en face d'une modeste maison dont les murs tombent presque jusque dans l'eau. Le propriétaire, un vieux pêcheur célibataire, Monsieur Duncan, est là, au pub. Au souriro amical avec lequel il se présente, je comprends qu'il m'a "accepté". Nous bavardons face à notre pinte de guinness lorsqu'arrive un homme un peu ivre qui m'offre un whisky. Et puis les gens, autour de moi, se mettent à me parler. Ça y est; la glace est rompue, avec les Scots! Je ne suis plus un étranger. Peu à peu les langues se délient. L'Ecosse vient de m'ouvrir ses portes; de m'offrir sa solide amitié. Monsieur Duncan m'invite pour demain à prendre le thé chez lui. On veut m'entraîner au bal; il y a, paraît-il, de jolies filles.... Je remercie et, heureux au possible d'être accepté dans ce pays à la fois rude et merveilleux, je vais me promener. Evidemment, je me retouve à l'appontement de Tarbert Est.

Un yacht sous pavillon anglais est là: un Atalante, dessiné par Uffa Fox. Bien vite je découvre les propriétaires, avec qui je sympathise spontanément. Lorsqu'on connaît les Ecossais, on peut considérer toute spontanéité de sentiments comme un événement très rare!

PENNEG les a impressionnés, faisant d'impressionnants sauts de cabri au bout de sa ligne de mouillage, allant jusqu'à montrer irrespectueusement sa quille. Ils sont surpris de savoir que j'arrive à vivre à bord de mon bateau. Mais ici cela me paraît bien paisible, à côté de la danse à laquelle j'ai été habitué depuis mon départ d'Irlande.

Nous discutons longuement, à bord de "Blue Skies", tout en engloutissant force tartines anglaises, cake et thé.

Annette et Charles, vieux couple Ecossais ami du regretté Uffa Fox, sont formidables. Sur leur bateau, on dirait un jeune couple en voyage de noces. Charles me raconte en riant avoir remplacé pendant une semaine, à Paris, un musicien de café-concert - saxo ou clarinette, je ne sais plus tant nous avons bavardé! - Au moment de rejoindre PENNEG, ils m'offrent un annuaire des marées concernant toutes les côtes du Royaume-Uni et de l'Irlande, petit livre précieux par la multitude de renseignements et surtout tout l'amitié qu'il contient.

Mais de quoi donc avons-nous pu tant parler, ce soir? De tant et de tant de choses que je ne sais plus, sinon que l'Ecosse m'a adopté.

Je leur raconte l'impression que j'ai eue, plusieurs fois, d'une main posée sur la mienne. Suggérant que c'est peut-être la main de Dieu, Charles éclate de rire me répliquant que Dieu a bien d'autres soucis que de s'occuper de ma seule petite personne; et soudain je réalise qu'il a sûrement raison, et que j'ai dû, une fois encore, pêcher d'orgueil. Reprenant son sérieux, l'Ecossais m'explique que c'est sûrement, à son avis, l'âme de quelque vieux marin, mort en mer peut-être.... Je me retiens de rire, sans pouvoir cependant m'empêcher de penser à Bernicot. Qui sait? Celui qui croit tout savoir, tout pouvoir expliquer par prétendues science et logique est bien sot ou bien orgueilleux ce qui, au fond, est pareil.

Je raconte ma journée à Stornoway, comme pour m'excuser d'une mauvaise pensée, d'un jugement hâtif, mais ils confirment les impressions que j'y ai ressenties.

Je raconte combien je me suis senti seul, ici, jusqu'à aujourd'hui. Hésitant un instant, comme pour mieux assurer sa réponse, Charles m'explique que c'est sûrement parce que j'ai réalisé, aux yeux des habitants de Tarb un exploit qu'ils se sentent eux-mêmes incapables de réaliser, une sorte de haut fait glorieux, et qu'ils n'osent pas me parler, retenus par une forme de respect.

Ils me disent qu'il existe à Tobermory, au Nord-Est de l'île Mull de très jolis bateaux de pêche; aller les voir serait instructif, et en passant par Harris Sound je poursuivrais ma croisière dans des eaux plus clémentes qu'à l'Ouest des Hébrides.

L'Atalante est un bateau très confortable pour ses vingt quatre pieds, et plein d'astuces. Charles et Annette me disent le plus grand bien de leur fourneau à pétrole à 2 feux et chauffe-plats. Il fait bon, dans la cabine chauffée par une lampe à pétrole à pression.

S'il voulait entreprendre une croisière comme la mienne, Charles choisirait un "Vertue". Je pense qu'un PENNEG agrandi serait encore bien meilleur.

Heureux, je retrouve l'ENNEG. Mon brave PENNEG qui me fait découvrir tant et tant de choses.

jeudi, le 24 juillet 1975.

Toute la nuit il a venté dur et la pluie s'en est donné à larme joie. Ce matin le petit ruisseau qui dégringole à l'angle du vieux quai est devenu torrent, cascasant de marche en marche, semblant étaler une longue traîne de mariée. Il fait si mauvais que j'appréhende d'aller à terre. Je me décide pourtant, ayant promis à Monsieur Duncan de lui rendre visite.

Monsieur Duncan est un homme simple, au cœur bon; je l'aime bien. La petite cuisine n'est pas sale, mais sombre, marquée par la fumée, et donne une impression de pauvreté. Une minuscule cuisinière avale insatiatement des briquettes de tourbe. La tourbe, chacun va la chercher, selon ses besoins.

et la douce chaleur qu'elle procure est rudement gagnée: il "suffit", après l'avoir extraite et préparée, tout en haut des collines, de la ramener, à dos d'homme, dans des sacs. Avant de servir le thé, Monsieur Duncan m'offre, avec un grand sourire, comme un trésor, un verre de porto! Brave homme. Cette petite fiole de poche, il la partage avec moi. Je le quitte après un long mais pénible bavardage, car son accent particulier rend son vocabulaire difficilement compréhensible.

En attendant le réveil de Charles et Annette, je vais me promener dans la campagne malgré la pluie. Curieuse nature. Une sorte de grande éponge parsemée de rochers, sur laquelle il faut contrôler chacun de ses pas. De ci-de là un cadavre de mouton.

Mes amis enfin réveillés - ils ont passé la nuit à surveiller le mouillage -, je partage leur breakfast. Lorsqu'on prétend que seuls les Français savent cuisiner et manger....

Revenant à bord, je trouve un mot dans le dinghy: je suis invité chez Andrew et Alison Johnson; un croquis m'indique le chemin de leur maison. Egalement invité à bord de "Blue Skies" qui prévoit de partir demain, je vais m'excuser à Leachkin House (prononcer Lárkin'), et l'invitation est remise à demain.

La soirée avec Charles et Annette est formidable. Depuis mon départ de France, je ne trouve à de rares exceptions près que des gens sympathiques. Peut-être, tout simplement, parce que j'ai appris à ouvrir les yeux? Je crois que chaque individu possède, bien sûr, un mauvais côté, mais aussi, heureusement, un bon côté qu'il est préférable de mettre en valeur; avis partagé par mes hôtes. L'arrivée d'un de leurs amis, Alcastair Garvie anime encore la conversation. Lorsque mes amis me présentent, il sourit: ici tout le monde me connaît, et ma croisière a forcé le respect des rudes Ecossais. Nous parlons beaucoup des quelques rares merveilleux bateaux de pêche, "double-ender" d'origine vraisemblablement norvégienne, qui existent encore aux Hébrides. Un chantier de l'île North Uist en construisait encore. Certains de ces bateaux non pontés seraient allés jusqu'au Groenland. On me raconte qu'un homme "comme moi" (?) vit seul sur une petite île, non loin d'ici, pêchant avec un de ces bateaux de rêve qui tiennent si merveilleusement la mer.

Et puis, tous, émus d'amitié, nous nous quittons.

vendredi, le 25 juillet 1975.

Ce matin, "Blue Skies" est parti, profitant du beau temps. C'est qu'ici c'est vraiment une erreur que de gaspiller chaque condition favorable.

Je rejoins Leachkin House, et le repas chez mes nouveaux amis est des plus agréables. L'après-midi, sous la pluie déjà revenue, Andrew et Alison ont la délicate attention de me faire visiter leur île en voiture. Près d'une plage, nous prenons plaisir au jeu d'une otarie parmi les rochers. Au retour, nous allons à bord de PENNEG. Andrew et Alison sont vivement intéressés, car ils désirent eux aussi un petit voilier de croisière qu'ils laisseraient au mouillage de Tarbert East. Puis la salle de bain m'est offerte. En s'excusant de la pauvreté du menu - mais chaque plat était choisi pour me plaire -, on me garde pour le dîner. Tant de sollicitude me touche profondément; mais pas autant que les cadeaux, au moment de nous quitter. Alison, qui sait combien les fruits me manquent, dans ce pays où ils s'achètent à l'unité et au prix des objets de luxe, me donne quatre pommes, me précisant que l'une d'elles vient de France. Andrew me donne un robuste mousqueton automatique de foc, une boîte d'allumettes torches pour avant s'allumer en plein vent et deux rouleaux de ligne d'amarrage. Lorsqu'on sait comment vivent ici les gens même aisés, ces simples cadeaux prennent une valeur bien particulière; ils sont intraduisibles par nos conventionnels critères; ils ont valeur d'amitié. Et j'ai honte d'avoir, au début de mon séjour, mal jugé les Ecossais alors que chaque jour je m'aperçois davantage à quel point ils m'ont offert leur solide amitié.

Avant de me coucher, je fais une longue marche. Deux yachts anglais

sont mouillés à Tarbert East. Non loin de l'appontement du ferry, sur un surplomb, un jeune garçon joue du bag-pipe; nous bavardons un moment de musique, puis il joue, pour moi, un air écossais qu'il prolonge pour mon contentement. Cette musique dans la nuit, là, en plein air, sur ce terre-plein dominant la baie, est quelque chose de féérique; je veux dire qu'elle me transporte au royaume du merveilleux.

Je vis un voyage extraordinaire. Une sorte de voyage de l'amitié. Après tout, c'est peut-être un voyage au Paradis, puisque c'est au Paradis qu'on trouve des âmes simples.

J'aime ces pays, "à partir de l'Irlande et plus au Nord".

samedi, le 26 juillet 1975.

Monsieur Duncan n'est pas chez lui. Je regrette ne pas le voir avant mon départ. Je vais faire mes adieux à Andrew et Alison, et prends un café avec eux. Je leur laisse en souvenir ma pipe bretonne. Moi qui ne fumais pas, j'avais acheté, à Paimpol, une pipe en terre cuite dont les décors m'avaient séduit; il m'arrivait de l'amener avec moi, en kayak, par jeu, bien qu'elle était fort gênante pour pagayer.

A midi, au plus près par une brise un peu calmée, PENNEG quitte ce magnifique fjord. A la pointe de Caolas le loch, instrument des choses sérieuses, est mis à l'eau. Ça y est: une nouvelle traversée est commencée.

Dimanche, le 27 juillet 1975.

Une petite brise ne dépassant jamais la force 3 se dandine entre l'Ouest et le Suroît, n'arrivant pas à déchirer le rideau de la brume. La mer est affreusement désordonnée. Dans l'Ouest-Noroît une sirène se fait entendre.

Un peu avant dix sept heures je vire de bord à la limite des roches West Dureberg. Orgueil? Dans la brume, allant fréquemment à l'avant pour essayer de mieux voir, je me dirigeais vers ces roches invisibles à la limite de ce que la sécurité m'autorisait avec quelque bienveillance. Je devais être à moins de trois milles des îles Monach, et la levée de la houle et la coloration de l'eau me faisaient refuser de pousser ce bord plus avant. Avoir confiance dans sa navigation, c'est bien; mais il faut savoir garder une marge d'imprécision, surtout près des côtes, où un simple courant capricieux peut fausser les meilleures prévisions; or je crois bien que j'avais fait fi de toute marge de sécurité. Par la suite, je constaterai que ma navigation avait été rigoureuse; mais il est plus convenable de remercier ma bonne Fortune, que d'étaler une sottise fierté. J'ai viré de bord "à la barbe" des récifs; bien des bateaux se sont perdus pour moins. Un jour ou l'autre, à naviguer ainsi, j'arriverai bien à couper un rocher en deux. Ma foi, la route sera libre pour les autres!

lundi, le 28 juillet 1975.

Je me demande si je ne suis pas un navigateur "à part", car j'ai l'impression de collectionner les conditions extrêmes: calmes, mauvais temps, vents debout. Parfois je souhaite un autre régime car la vie dans mon petit bateau gitard tourne à l'exploit.

Sud 1/4 Sud Ouest, la brise fraîchit progressivement de 3 à 7, et la météo prévoit pour demain le même régime. Il est vrai que les prévisions météo.... La suédoise et le tourmentin ont refait leur apparition.

Depuis midi j'ai dépassé Barra Head qui s'est laissé découvrir dans la brume. Je quitte les Hébrides. N'ayant plus le souci de la proximité de la terre, je laisse PENNEG barre amarrée foncer au plus près sous sa faible voilure, et, malgré une mer affreuse tant elle est torturée je vais dormir.

Bonne nuit!

mardi, le 29 juillet 1975.

La brise tourne au Sud-Ouest en mollissant progressivement. Une longue houle vient ajouter au chaos. Souvent, PENNEG se trouve déventé, un moment comme éberlué avant de reprendre sa marche entêtée. C'est épuisant de tailler de la route malgré tout; et les lamentations du grément sont une souffrance supplémentaire.

Divers, bateaux, de guerre, de commerce, de pêche, aperçus en cours de journée, semblent confirmer mon estime.

En fin d'après-midi, la manille de tête de mât s'étant dévissée, la balancine s'affale sur le pont, serpent mort stupide d'inutilité. Dans une mer pareille je n'ai pas la moindre envie de jouer les cascadeurs en grim pant en tête de mât; une balancine, après tout, ce n'est pas indispensable, et je m'en passerai fort bien.

Je désirais aller directement à Inishbofin, mais cette fois encore le sort semble en avoir décidé autrement et PENNEG, au plus près tribord amures, fonce vers l'Irlande du Nord. Qui vivra verra.

mercredi, le 30 juillet 1975.

Il fait beau; presque un miracle. La nuit a été splendide et j'ai vécu, à bord de mon minuscule PENNEG une merveilleuse paix, guidé par les clins d'oeil du phare d'Inishtrahull. Se maintenant à force 3, la brise tourne fort heureusement au Nord-Ouest 1/4 Ouest, et PENNEG étale un superbe sillage parallèle à cette magnifique côte alors que je croyais devoir mouiller à Culdaff, entre Inishoven Head et Malin Head.

Par le travers de Lough Swilly je me sens à nouveau "chez moi" et, heureux comme un gosse, en riant, d'un bond je vais chercher le pavillon Irlandais et l'envoie à la barre de flèche tribord.

A quatorze heures trente je suis dans le Tory Sound. Séduit par la beauté de l'île Tory j'hésite à m'y arrêter, mais un démon me pousse à poursuivre; comme stimulé par mon enthousiasme PENNEG accélère; consulté à chaque heure ronde, le loch indique des parcours de 6 milles, 6 milles et demi, sept milles, six milles et demi, six milles. Qu'il marche bien, mon petit bateau! Il atteint cette vitesse avec une remarquable aisance.

Ne possédant que le routier 2178, j'appréhende la passe Nord d'Aranmore, aussi je fais le tour de l'île par le Sud pour le plus grand plaisir des yeux. Découvrant un discret petit port, à vingt heures je mouille légèrement à l'écart de quelques bateaux de pêche.

Je suis à peine arrivé que des pêcheurs me demandent si j'ai besoin de quelque chose; si j'ai à manger; si j'ai besoin d'aller à terre. Ceux du "Catwalk" me donnent, malgré mes protestations, deux énormes lieus.

Je retrouve "mon Irlande"....

jeudi, le 31 juillet 1975.

Je me sens tellement bien, ici, je suis tellement décontracté, que je me réveille à plus de onze heures!

La recherche de la poste me procure une fort agréable ^{promenade} jusqu'à l'autre port de cette île à l'allure presque bretonne. Je préfère mon mouillage bien plus discret, paisible, à ce port qui prend, à mes yeux, l'allure d'un centre touristique: il y a au moins cinquante personnes à l'apparence de vacanciers, et sur la plage je m'amuse à en dénombrer dix-neuf! Affolé par cette foule bien trop dense à mon goût, je reviens bien vite à mon petit havre dont, j'avoue, j'ignore même le nom. Je fais quelques achats en route et m'arrête au pub boire une symbolique guinness. Je discute avec les habitants du village et vais chercher de l'eau - rare ici - à la maison d'un vieux ménage fort sympathique.

Aujourd'hui le temps est passé comme un éclair et lorsque je me retrouve à bord il est déjà l'heure du dîner. Deux enfants viennent me voir en canot, à la godille, avec une rare discrétion, et ils sont pleins d'admiration pour PENNEG.

Après dîner je reviens à terre, pour me promener un peu tant il fait beau. Des maisons, les gens me disent bonjour. Ici, je suis adopté d'emblée. En un instant mon voyage a été connu de tous et les pêcheurs eux-mêmes ont été impressionnés. Je vais bavarder au pub où l'on m'offre malgré moi plus de guinness que je ne le souhaiterais. Lorsque je rejoins PENNEG, le patron du pub s'inquiète de savoir si je n'ai pas besoin d'une lampe électrique, et sur le pas de la porte nous discutons longuement de bateaux et d'Irlande.

Des pêcheurs, qui regagnent leurs maisons, en voiture, me disent bonjour d'un discret coup de klaxon.

Impossible de m'en cacher....J'aime l'Irlande....

vendredi, le 1er août 1975.

Après avoir mis un peu d'ordre à bord, je vais jusqu'à l'autre port par le chemin des écoliers, découvrant tout au long de la côte une multitude de petites criques où quelques canots trouvent refuge à l'abri de rochers; un peu comme en Bretagne. Les passages sont tellement beaux que le temps passe bien vite.

Au retour je bavarde avec un groupe de personnes; on me présente au recteur qui me dit ces deux seuls mots: "brave man" et me serre la main.

Curieusement, tant de gentillesse de la part des Irlandais me fait davantage prendre conscience de ma solitude et je dois réprimer un moment de cafard égoïste.

samedi, le 2 août 1975.

Une longue marche, tantôt longeant la côte, hautes falaises indentes tantôt coupant par la lande m'amène au phare en compagnie d'un Suisse et d'un Norvégien rencontrés sur ma route.

Invités par les gardiens à partager leur café, nous bavardons amicalement. Mes compagnons partent et, resté seul avec les gardiens, nous parlons et reparlons mer et Irlande, après quoi il m'est fait cadeau d'un gobelet en porcelaine; mes aimables interlocuteurs me disent me comprendre penser comme moi.

Je rentre en galopant par la lande et les tourbières. Mais ce que je fais en touriste, les habitants de l'île le font, comme aux Hébrides, pour chercher la tourbe. La survie, dans de tels pays, se gagne; se mérite.

Passant devant un jardin, je suis interpellé par un paysan qui me donne plusieurs kilos de magnifiques pommes de terre.

Plus loin, je bavarde avec deux hommes occupés à la construction de la maison de l'un d'eux. Ils doivent déjà bien me connaître, car ils font comme si je devais rester sur leur île, me donnant des conseils. Ils me suggèrent d'acheter un terrain et, comme eux, de construire ma maison. Ils me parlent d'un Breton qui, après un naufrage sur cette côte, s'est installé à Aranmore, s'y est marié, et y est parfaitement heureux.

Un vieux pêcheur, certainement la personne avec laquelle j'ai, ici le plus sympathisé, me parle des fameux "punts" régionaux, canots de pêche bordés à clins dont les formes me plaisent beaucoup. Il me confirme leur excellente marche à l'aviron ou à la voile et tenue à la mer. Ils sont fabriqués par les pêcheurs eux-mêmes en hiver, à l'école transformée pour l'occasion en centre d'apprentissage. Un "punt" doit revenir à 3.500 francs environ.

Dimanche, le 3 août 1975.

A la messe, je retrouve bon nombre de mes amis pêcheurs. J'aime l'ambiance. Il n'y a pas d'attitude forcée. L'atmosphère est détendue, presque gale. Ce n'est absolument pas du théâtre. On me ramène au port en voiture.

Vers treize heures, par une toute petite brise de Sud-Sud-Ouest, PENNEG quitte Aranmore avec un très grand regret. Un pêcheur s'approche pour me dire aurevoir; il voudrait faire plus, mieux traduire son amitié; alors, soudain, il ramasse dans son "punt" une poignée d'énormes pattes de crabes et me les donne en souriant....

Une brume de chaleur brouille l'horizon, rendant les relèvements difficiles. Accablés de chaleur, grand'voile et gânois, d'un commun accord, rechignent à travailler.

Dans l'après-midi, un phoque fait une rapide apparition, à une trentaine de mètres sur l'arrière de PENNEG. Soudain effrayé, il disparaît dans un éclaboussement d'eau. Une demi-heure plus tard, n'y tenant plus de curiosité, il réapparaît. Un vrai clown! Une sorte de gros bonhomme barbu, dans l'eau jusqu'aux épaules, sa petite tête posée sur un cou énorme. Il est d'un comique irrésistible. Il reste ainsi un long moment, tout près, semblant comprendre que je ne lui veux aucun mal, puis disparaît et j'imagine qu'il m'a fait un clin d'œil espiègle en me quittant.

La brise passe au Nord-Est, et PENNEG déployant ses ailes semble planer comme un grand oiseau marin.

Lundi, le 4 août 1975.

Ce matin, le temps est formidable. Il vente 2 Sud-Est. Un soleil plein de santé m'invite à me mettre en maillot de bain. Hélas, le temps prend une tournure orageuse, et la brume fait son apparition. Mon atterrissage sur Benwee Head, débordée par les Stags Rocks, touche à l'irréel. Je devine la côte, mais la définir est autre chose. J'aime, je l'avoue, cette navigation. Selon ma méthode habituelle, je commence par éliminer ce que cela ne peut être; c'est ce que je connais de plus rapide pour limiter le doute de position. Ainsi j'observe, entre autre, que ce ne peut être la pointe Erris. Quelques autres constatations aidant, j'ai la certitude d'avoir bien entrevu Benwee Head et les Stags. La traversée de la baie de Broadhaven est du même style. Puis la brume se lève alors que, lorsque je double l'île Eagle dans un vent fou, un orage semble imminent. Par précaution je remplace le gènois par le foc n° 1. L'après-midi se passera par d'incessants changements de voilure dans une mer si dure que l'avant de PENNEG fait sous-marin. La navigation dans des conditions de temps aussi incertaines, longeant des pâtés de roches et des îles, est passionnante. Dangereuse, pourrait-on dire... Et alors?

North Inishkea, puis South Inishkea défilent. A vingt heures trente Black Rock est dans l'Ouest. J'aurais bien aimé passer entre Black Rock et ce gros rocher, la, qui le déborde. Mais je n'ai tout de même pas osé!

Les fous de Bassan sont moins jolis que plus au Nord; et je cesse de les appeler du noble nom de "gannet", que j'attribue à ce seul oiseau majestueux, à la blancheur immaculée sauf l'extrémité des ailes, noire.

Ils étaient parfois bien drôles, ces gannets; volant par bandes de cinq ou six, partant en longs vols planés au creux des vagues, on aurait dit de joyeux lurons partant, décidés, faire la tournée des "grands ducs". Plus petits, plus gris, ici les "fous" ont perdu de leur majesté.

Lorsque Black Rock éclaire sa lanterne, tranquillement, dans la nuit, je laisse mon brave PENNEG se débrouiller, barre amarrée. Mon réveil est réglé pour les virements de bord, avec une marge de sécurité suffisante en cas d'une saute de vent ou d'un imprévu quelconque. Evidemment, je n'ai pas allumé mes feux de route; j'ai seulement laissé, dans la cabine, ma lampe tempête en veilleuse. Et c'est ainsi que, par une brise force 4, de Sud 1/4 Sud-Ouest, PENNEG double Achill Head, évite les Bills et taille un brin de route vers Inishbofin.

Mon brave PENNEG et moi, nous nous entendons bien!

Mardi, le 5 août 1975.

A six heures, j'ai déjà pêché quatre maquereaux coup sur coup. C'est amplement suffisant pour mes besoins culinaires, aussi je remets la ligne à l'eau simplement pour la bien lover; mais un malheureux poisson-suicide s'est aussitôt fait prendre. C'est trop. Je laisse ma ligne sur le pont et la love tant bien que mal.

Inishturk se montre dans le Sud, alors que la brise fraichit. Sentant l'écurie, PENNEG garde tout dessus: grand'voile haute et gènois.

Pour le régal des yeux je longe la côte Nord d'Inishturk et trouve presque dommage de m'entêter à vouloir revenir à Inishbofin, alors que cette île plus solitaire me ravirait certainement. Je m'approche autant que faire se peut, à la limite des écueils possibles et du déventement par l'abri des hauteurs. Puis je tire quelques bords pour passer entre les roches Black et Davillaun, dans l'Est d'Inishbofin, double Inishlyou, amène le gènois, prépare le mouillage, poursuis sous grand'voile seule et vers dix heures trente, telle mon "phoque clown" d'Aranmore, l'aucré disparaît sous l'eau dans un éclaboussement.

Inishbofin! mon point de départ pour ma traversée vers l'Islande.

Je n'y suis pas seul. Un curieux bateau anglais, un "Drascombe lugger", petit ketch à dérive aux multiples réelles possibilités: pêche, camping nautique, croisière sportive, abrite un jeune couple qui, en deux ou

tois ans, a sillonné une bonne part des eaux du Royaume dit Uni et de l'Inlande. Lui, aimerait aller en Islande; je lui explique ce qui, à mon sens fait, que son bateau ne convient pas; mais ai-je vraiment raison? Au fond de moi, je suis fort bien que même avec cette embarcation en apparence inadaptée, fragile, trop ouverte, j'aurais tenté le coup... sacré petit Pi... A l'hôtel, Mrs Day me reçoit avec la même gentillesse qu'à l'all... Les femmes de service me disent qu'elle a prié pour moi, pendant ma traversée.

Surprise. Le postier m'annonce que son office n'est ouvert que le matin. Concession dont je suis très fier, il me cède un timbre. Pour poster ma lettre, je dois le faire de la façon la plus officielle: par la boîte extérieure. Et j'imagine mon brave postier, de l'autre côté, tendant la main pour recevoir mon courrier!

mercredi, le 6 août 1975.

Ce matin je vais faire quelques emplettes à l'hôtel, qui sert également de grand magasin sur cette île. Ma chère hôtelière m'a préparé du pain irlandais et du fromage blanc à l'ail, deux spécialités.

Galopant par la lande je vais au port Est, espérant y revoir le si joli bateau de pêche aperçu en juin. Je bavarde avec un paysan. Longear un étang, je laisse flâner mon regard: une poule d'eau marche sur les nénuphars; deux hérons cendrés s'envolent à mon approche; des grenouilles croassent, se taisent, plongent.

Je suis heureux, en Irlande!

Le bateau de pêche est bien ici. Bavardage avec le propriétaire. Ce double-ender a été construit il y a environ vingt ans au chantier Patton, à l'île Achill, par le père du constructeur actuel. Il paraît que c'est un bateau merveilleux pour courir vent arrière dans la tempête; comme je l'avais imaginé. Sous voiles, aucune tendance à partir au lof; on peut lâcher la barre en toute tranquillité. L'origine des plans serait norvégienne. Il me parle également des célèbres "hookers" des îles Aran et de la baie de Galway, excellents bateaux de mer à la longue et fine coulée et au frégatage important qui, d'après mon interlocuteur, serait la cause principale de leurs qualités. Ces bateaux de charge, qui devaient échouer pour la manutention, avaient pour ce faire des formes très spéciales et leur construction était particulièrement robuste.

Ce soir, je dîne à l'hôtel. Impossible de payer: je suis l'invité de Mrs. Day. Je suis chez moi, ici. Vite je reviens à bord chercher un chabuble acheté en Islande, et qui n'arrivera pas à sa destination prévue, la France: je l'offre à Mrs. Day, et sous les rires des serveuses nous nous embrassons comme deux bons copains.

Mon voyage en Islande, et peut-être plus encore aux Hébrides, a impressionné les habitants d'Inishmore et les clients de l'hôtel. Chacun me sourit amicalement. Je ne suis pas pris pour bête de cirque, mais tout simplement accepté et respecté.

J'aime bavarder avec une Américaine. Elle vit ici avec son mari et sa fille de dix neuf mois. Nous ressentons les choses de la même façon. Nous aimons l'Irlande autant l'un que l'autre. ET elle est si discrète, si réservée... qu'on ne dirait jamais une Américaine!

Arrivé hier seulement, il me semble être ici depuis déjà une semaine, tant la vie y est formidable.

jeudi, le 7 août 1975.

Je ressentais que si je revenais à Inishbofin une sorte de lien rendrait le départ de ce Paradis bien difficile.

Ce matin, à l'hôtel, je bavarde avec un pensionnaire. Il est question de l'Irlande, de musique, des désirs trop souvent insatiables de l'être humain, du bonheur conscient des pêcheurs Irlandais par une vie simple. Presque tous les clients de l'hôtel sont de Dublin. Dans l'Est de l'Irlande, dans les grandes villes, ils sont déjà prisonniers d'un système qu'au fond d'eux même ils désapprouvent, mais dont ils ne savent plus se dégager.

L'après-midi je vais laver du linge....dans un minuscule ruisseau encombré de bouses de vaches, là, juste à l'angle du mur du cimetière. J'espère qu'ici personne n'est par trop superstitieux....En Ecosse, je n'aurais jamais osé....

Au cours du dîner - Mrs Day m'a encore invité -, deux dames prennent l'heureuse initiative de venir à ma table pour bavarder; Irène, qui tient une boutique d'antiquités à Dublin, et une de ses amies. Je ne me serais jamais cru capable de parler anglais avec autant d'aisance! Irène connaît bien ce bon vieux Patrick Murphy. Elle me fournit une foule de renseignements concernant l'Irlande, le caractère un peu mystérieux des Irlandais, ou pouvant être profitables à la poursuite de mon voyage.

Je vais dire aurevoir à Mrs Day qui, service maintenant terminé, est à table avec les serveuses et ses enfants. Nous bavardons et rions fort tard dans la nuit. Restés seuls, comme deux enfants espiègles nous nous régalons d'un délicieux ^{morceau} de tarte avant de nous quitter.

Je prévois partir demain. Pourquoi? Ne suis-je pas heureux, ici?

vendredi, le 8 août 1975.

Bien décidé à partir cet après-midi, je vais faire mes adieux à Mrs Day. Elle m'embrasse avec émotion, et me donne un pain Irlandais, qu'elle a fait pour moi.

Rejoignant PENNEG, j'aperçois le postier qui me fait de grands signes: John vient de téléphoner; je le rappelle aussitôt: il va "sauter" dans son vieux "Folkboat" et sera demain matin à Inishbofin.

Evidemment, je cours annoncer la nouvelle à l'hôtel, où je reste à aider un peu, m'occupant à la cuisine, suggérant quelques "améliorations" au menu, et la remise en état d'un lavabo me permet un nez à nez curieux avec une charmante créature en robe de chambre.

Après une longue marche à pied, je bavarde avec le sympathique couple de "Thousands or More", auquel je fais visiter PENNEG après m'être baigné. L'eau n'est pas froide, en Irlande. Il paraît que le Gulf Stream y est pour quelque chose.

L'arrivée du Mousquetaire "Skellig", d'un groupe Irlandais de l'école des Glánans, fait diversion.

Bien sûr, ce soir je suis encore invité à l'hôtel. Au cours du dîner, le hasard me met en présence de Sheila, qui rit de notre curieuse rencontre du matin, alors que j'étais transformé en plombier dans sa chambre. Et nous bavardons....jusqu'à deux heures du matin! Brave Sheila, sympathique, intelligente, simple, d'une rare sensibilité. Et bien, quoi,.... une Irlandaise!

samedi, le 9 août 1975.

Ce matin le réveil a sonné en vain. Il est déjà neuf heures et demi lorsque je me réveille. "Thousands or More" est parti, avec lui seul, pour achever le tour de l'Irlande; elle, pauvre jeune femme vaincue par la fatigue, abandonnant son mari et leur bateau, rentre en Angleterre. Lorsque je passe la tête par l'écouille, j'ai juste le temps de voir la vedette qui l'amène, malheureuse, au continent, et de lui dire aurevoir de la main. J'ai le coeur gros. Cette vie que je mène permet de découvrir, sans tapage de grandes richesses humaines ce qui, par contrecoup, affine la sensibilité.

Sautant dans mon dinghy pour aller à terre, j'y découvre un galet peint, puis verni. D'un côté, "Thousands or More" sous voiles; de l'autre, PENNEG sous voiles, avec l'inscription "Good luck". Braves coeurs. Dieu, que je me sens petit!

Sheila vient visiter PENNEG. Sous une apparence excentrique elle cache une sensibilité et une intelligence hors pair. Nous nous entendons bien. De retour à terre, au pub de l'hôtel elle me présente un membre du Parlement Irlandais.

Puis John arrive, et c'est un grand bonheur que de nous retrouver. Un ami l'accompagne. Son vieux bateau a quelque allure de roulotte de romancier nichel, mais cela est bien secondaire. John et moi allons au port Est. Il connaît tout le monde, et c'est une véritable encyclopédie vivante. Il s'

arrête constamment bavarder avec les gens rencontrés sur notre passage. Entre ces nombreux arrêts, il me parle de l'Irlande; de son pays auquel il semble vouer une véritable passion. L'histoire de chaque château Irlandais est le reflet de l'histoire même de l'Irlande, et John me parle de quelques-uns d'entre eux. Il me parle de sa vie et s'inquiète de mon avenir. Je lui décris du mieux que je le peux ma croisière, à lui qui avait tant désiré aller en Islande lorsqu'il était plus jeune. Nous arrivons au bateau de pêche que je trouve si beau; il me dit pouvoir, peut-être, s'en procurer les plans, car le gouvernement Irlandais conserve précieusement les plans des meilleurs bateaux, afin de pouvoir éventuellement en distribuer des copies aux chantiers qui en font la demande.

En cours de route, nous trouvons Sheila riant aux éclats, perchée dans le godet d'un dumper mené bon train et bondissant sur le chemin de sable.

Au retour, je trouve Mrs Day très fatiguée, ce qui met une ombre à ma joie. Elle travaille trop, et son bon cœur l'amène à faire plus qu'elle ne le devrait.

Tandis que son ami dîne à l'hôtel, John et moi mangeons à bord du Folkboat, bavardant jusqu'à minuit passée.

Dimanche, le 10 août 1975.

Je vais prendre des nouvelles de Mrs Day. Elle est débordée de travail, aussi je l'aide en faisant la plonge, toute la matinée. Dieu, qu'il y a de vaisselle dans un hôtel!

Je mange avec John et son ami, et une forte consommation de café aide, si besoin est, à animer la conversation. Au moment d'appareiller, John a la surprise de voir, sur la vedette de service, sa fille et une amie Hollandaise, chargées de matériel de camping; il les prend à bord pour les déposer, sur son passage, à Inishturk, plus sauvage.

Aurevoir, John! Jusqu'à nous perdre de vue, nous nous adressons de grands signes de la main.

Assis sur la grève, au soleil, après une longue promenade, Sheila et moi bavardons comme deux amis de longue date alors que nous ne nous connaissons que depuis deux jours. Revenant à l'hôtel, nous rencontrons un couple de journalistes Français en quête d'un reportage sur l'Irlande. Tous quatre, nous allons discuter au pub, et je m'amuse à déclarer, souriant en moi-même, que si leur reportage n'est pas objectif, "on m'entendra!".

Mes adieux avec Sheila se traduisent par un échange de cadeaux, précieux souvenirs d'amitié.

Je dis à Mrs Day que si, un jour, elle voit arriver une sorte de hippy aux joues creuses.... elle sourit et termine d'elle-même la phrase:

...."je lui installerai un couvert à la place d'honneur et je lui servirai les meilleurs plats"....

Nous nous attachons à cacher notre tristesse à nous séparer. Dans la cuisine, chacun d'un côté d'une table, tête dans les mains, presque nez contre nez, nous nous taquinons comme deux gamins. Une larme se devine dans ses yeux, et ses lèvres tremblent un peu; et je ne sais quelle image elle a du reflet de ma propre émotion.

Je termine la soirée avec Sheila, Monica et son mari Yu.

Yu m'explique une foule de choses concernant l'Irlande. Il me comprend; comme Sheila; comme Monica; comme Mrs Day; comme John; comme tous mes amis Irlandais. Dans sa tête sommeillent les mêmes rêves, les mêmes désirs; mais il s'est laissé devenir le prisonnier d'une façon de vivre, et pour le moment ne peut agir à sa guise. Il me dit que je dois rester un "pilgrim"; que je dois rester "Pierre, le Français au joli petit bateau blanc". Il me conseille de revenir avec un bateau juste un peu plus grand pour qu'il puisse être ma vraie maison, afin que je puisse toujours conserver ma liberté. Oui, Yu, ce soir, parce qu'il est mon ami, parce que je vais partir demain matin, me dit à la volée ce que lui-même et tous mes amis Irlandais avaient tu jusqu'à présent. Les Irlandais m'aiment bien, et il y a réciprocité; me sentant de leur côté, ils m'ont adopté.

....Inishbofin; un peu mon Paradis....

lundi, le 11 août 1975.

Oh, je n'ai guère dormi, cette nuit! Pourtant, j'appareille à cinq heures et quart. La brise est faible, du Sud-Est. Bien sûr, j'ai le cœur gros, et j'ai préféré cacher un peu mon départ avec la complicité de la nuit.

Mais, hier, John ne m'a-t'il pas dit: "C'est peut-être une fin, mais surtout un commencement"?

Comme il fait beau, je m'amuse à passer entre l'île Friar et l'île High.

A neuf heures et demi Slyne Head est doublée. Petit Pierre est repris par son bateau; par la mer; par le vent. Petit Pierre poursuit sa route, triste et pourtant content.

La brise reste bien faible, et longtemps j'aurai les Skird Rocks pour compagnons. Dans la brume de chaleur, j'arrive tout juste à apercevoir Inishmore avant la tombée de la nuit - de la pénombre, plutôt, car même ici, en été, la nuit n'est pas aussi "noire" qu'en France -.

L'île Eeragh me fait de l'oeil: un "twinkle" toutes les quinze secondes.

Je longe la côte d'Inishmore, reconnaissant les sites au passage.

Et lorsque se termine cette journée PENNEG approche de la baie de Killeany, porte d'un autre Paradis.

Le Paradis, je crois que c'est tout bonnement notre brave Terre. Il suffit, pour s'en persuader, d'avoir assez de foi pour le désirer; pour le vouloir; il suffit de rester simple; sincère avec soi-même comme avec autrui; il suffit de croire en l'amitié; il suffit de respect et d'humilité.

mardi, le 12 août 1975.

Et à deux heures et demi PENNEG retrouve son mouillage à Kilronan, entre le bateau de sauvetage, les viviers, l'ancien et le nouveau quai. A Kilronan, où on m'avait dit que j'aurais bien de la chance si j'arrivais à me faire accepter par les "hommes d'Aran", Irlandais de nom, mais qui, au fond d'eux mêmes, restent un encore un peu plus: eux, les hommes d'Aran. Leurs faveurs, à mon premier passage, étaient-elles sincères, ou simples politesses?

Allons, Pierre, sois raisonnable. Comme ceux des deux autres bateaux Français au mouillage, va dormir.

Un abondant courrier m'attend à la poste. C'est le premier depuis le départ de Carantec, et je suis content d'avoir des nouvelles de la famille et des amis.

Au pub où je m'arrête prendre une guinness, un pêcheur me reconnaît. Content de me revoir, il se lance dans une longue tirade nationaliste, maudissant à tout jamais la race anglaise... Un couple de touristes anglais est juste derrière nous. Puis, apprenant que je reviens d'Islande, et surtout des Hébrides, il ameuté le pub et je suis dans la crainte d'être porté en triomphe! Je m'éclipse au plus vite.

Les jeunes qui tiennent la boutique d'articles de souvenirs, tout près du vieux quai, me reconnaissent et m'invitent à passer la soirée avec eux. Ils ne m'avaient pas dit fêter les quatorze ans de la jeune soeur, Orla, et je me retrouve attablé à un vrai festin.

Mais qu'ai-je fait de si extraordinaire, pour être ainsi adopté en Irlande?

mercredi, le 13 août 1975.

Décidément, les Français semblent apprécier l'Irlande: dans la matinée un "Armagnac" des Glénans fait son apparition.

Je vais me baigner avec Cathy et Orla. Les Français sont affolés de me voir plonger, persuadés que l'eau est glaciale. S'ils savaient qu'elle est plus chaude qu'en Bretagne!

Declan - prononcer Djielèn' -, le jeune frère de ma famille adoptive, reste toute la journée avec moi, soit à bord, soit dans le dinghy. A bord, il prépare le thé; il prend même l'initiative de faire cuire du bacon.

qui sera....oh, juste un peu grillé....ce qu'il en reste est encore comestible! Dans le dinghy, je m'amuse autant que lui: chacun à un aviron, nous sillonnons le port dans un slalom endiablé, sous les yeux des pêcheurs également amusés. Je montre quelques photos et plans de bateaux à Declan. Devant les croquis du "Damien", ce petit bonhomme de huit ans, plein de vie me sidère par son intelligence: appuyant ses dires par des gestes imaginés précis, incisifs, il se lance dans un véritable cours d'architecture navale me parlant à sa façon de surface mouillée, de balancement de carène, bref, un discours à rendre jaloux le meilleur des architectes navals....sacré petit bonhomme!

Ce soir, mes "frères adoptifs" embarquent à bord de PENNEG pour une sortie à la voile, occasion pour pêcher plus de poisson qu'il ne sera nécessaire pour le dîner auquel, bien sûr, je suis à nouveau convié.

Je n'ai même pas besoin de parler; ils semblent deviner mes pensées, mes sentiments, et leur prévenance, leur constant souci à communier dans la joie de vivre me marquent profondément.

jeudi, le 14 août 1975.

Un autre bateau Français fait son apparition ce matin: le Coquelicot "Pilgrim", de Granville.

Cet après-midi, Declan et son camarade Adam - prononcer Ad'm - me tiennent compagnie. Adam est plus calme, plus raisonnable que Declan.

"Little clown" et "Strong man" sont un peu comme mes fils, ici. Ils ne savent que faire pour me rendre service, et tiennent tout spécialement à se charger des corvées d'eau.

Sur le quai, je fais la connaissance d'un homme à la stature herculéenne: l'écrivain Irlandais Tim Pat Coughan, qui m'invite à lui rendre visite, ce soir.

Tim Pat habite une grande maison en surplomb de Killeany. A peine arrivé je me trouve attablé, à la bonne franquette. Surprise: Tim a passé des vacances dans un village tout près du mien. Il m'a même vu portant mon kayak sur l'épaule jusqu'à la rivière. Le monde est vraiment petit!

A la tombée de la nuit, nous allons, avec le bateau de Tim, faire une partie de pêche. Mais il est un peu tard et nous ne prendrons qu'un maquereau, dont il m'est fait cadeau.

Nous bavardons longuement, autour d'une théière, devant un bon feu de bois. Il est évidemment question de l'Irlande; de nos conceptions de la vie; de Dieu. Même longueur d'ondes. Tim, cet Hemingway Irlandais, a écrit une histoire de l'Irlande; il a l'honnêteté de me préciser que les opinions qu'il émet dans ce livre sont les siennes personnelles, et que de ce fait elles peuvent manquer d'objectivité.

vendredi, le 15 août 1975.

L'aurevoir à "ma famille" est bien dur. Mon "petit clown" est formidable. J'ai mal à la tête, à entendre de partout "Pièeu'r"; à croire que je suis soudain devenu, pour ceux d'Aran, le centre du monde. L'équipage du "Pilgrim" est sidéré, à voir l'amitié qui m'est témoignée.

On m'offre un souvenir. Mais le meilleur cadeau, n'est-ce pas, et de loin, l'amitié?

J'appareille à quinze heures, en même temps que le "Galway" sur le pont duquel de nombreux amis me font des signes d'adieu, de la main ou du foulard, et résonnera longtemps dans mes oreilles "Pièeu'r". Prononcé à l'Irlandaise, mon prénom prend une note bien particulière.

Mon petit clown a couru jusqu'au bout du quai, sautant comme un cabri et faisant de grands gestes. J'aurais aimé lui faire profiter de ma fin de croisière, mais je ne me suis pas senti le droit de lui faire courir les risques de la navigation sur un aussi petit bateau.

En lui disant aurevoir, je lui ai demandé d'apprendre le gaélique, "sa" langue; et je pensais au portrait de sa maman morte bien jeune, portrait en bonne place dans la cuisine. Cathy, un éclair dans les yeux, m'a approuvé en souriant.

À seize heures, fonçant au plus près sous grand'voile et foc n° 1, PENNEG franchit le Gregory Sound. Une autre page est tournée. Inishmore, à chaque instant, diminue au lointain, et puis disparaît.

La brise fraîchit, et comme la mer est anormalement dure - il doit y avoir du mauvais temps au large -, je réduis de toile pour la nuit. PENNEG accepte de naviguer barre amarrée, me permettant de m'abriter dans la cabine et de me reposer un peu.

samedi, le 16 août 1975.

Le jour découvre PENNEG tout dessus, au plus près d'une petite brise d'Ouest. Vers dix heures j'arrive au Blasket Sound, et ce passage merveilleux de beauté me cause quelque souci: la brise est totalement tombée alors qu'une houle énorme, une nouvelle fois fait battre et crier le grément. L'aviron sort bien de sa cachette, mais godiller dans de telles conditions est utopique, et parfois même l'aviron saute brutalement de la dame de nage. J'arrive cependant à éviter d'être refoulé jusqu'au moment de la renverse.

Un souffle imperceptible et le courant favorable me permettent de terminer la traversée du Sound à louvoyer. Une ligne est à l'eau, qui me permet de pêcher un magnifique lieu.

À dix huit heures trente, ayant traversé Ventry Bay partie à la voile partie à la godille, je mouille tout près d'un petit bateau Irlande.

dais arrivé sagement au moteur juste avant moi. Les propriétaires m'amènent fort aimablement au bourg en voiture, poussant la gentillesse jusqu'à ma ramener mes courses terminées.

Le fils de mes nouveaux amis me montre un très joli currach, construit spécialement pour la régates, et me raconte les longs trajets effectués par les Irlandais avec ces embarcations aux remarquables qualités marines. Nous parlons longuement des Esquimaux, et sur ce point certaines de ses thèses rejoignent les miennes.

Pendant mon absence "Ti Yann III", l'un des deux bateaux Français vus à Kilronan lors de mon arrivée, a mouillé tout près de PENNEG, et je suis invité à bord de ce bien grand bateau pour l'apéritif et le dîner. Les bavardages vont bon train, et il est déjà minuit lorsque je rentre à bord.

Dimanche, le 17 août 1975.

Le calme de cette baie est si reposant qu'il est près de midi lorsque j'ouvre un oeil, puis l'autre. Je mange en vitesse et vais à terre dire aurevoir à mes amis d'hier, dont les vacances s'achèvent aujourd'hui. Avant leur départ, ils m'invitent à partager leur lunch. Une fois encore, bien sûr, il est question de l'Irlande, de bateaux; mais aussi de musique. Leur musique est l'exact reflet du caractère des Irlandais: très gaie, avec de brefs passages tristes, de brèves dépressions. Se prétendent-ils pas que mon caractère est très proche du leur?....

A vingt heures trente, encore et encore PENNEG lève l'ancre.

La nuit est merveilleuse. La lune joue dans les nuages colorés. Près de Valencia, une longue houle se confond avec le paysage terrestre; grandioses ombres Chinoises. Bien sûr, la brise est si faible que PENNEG somnole quelque peu, mais qu'importe? Le présent est merveilleux, et qu'y a-t-il de plus sage que de savoir vivre au présent?

lundi, le 18 août 1975.

Calme! Toute la journée PENNEG se brinqueballe au gré de la houle, avançant aux caprices de souffles paresseux. Parfois la pluie nous rend visite. Parfois la brume nous taquine.

La traversée de la rivière Kenmare n'en finit plus, et longtemps je verrai l'inoubliable Ballinskellig Bay, puis l'île Skarriff et, bien sûr, c'est lorsque, vers seize heures trente, j'aborde le passage entre Bull Rock et Cow que la brise devient soudain violente. Tant mieux, cela me permet de profiter au mieux de dernier moment de courant favorable.

Et c'est au louvoyage, dans la brume de plus en plus dense, guettant pétroliers et chalutiers, que je traverse Bantry Bay. Ma route étant plein vent debout, je tire des bords à intervalles réguliers. Capricieuse, la brise

est à nouveau bien faible, et le baromètre en baisse ne m'inspire guère confiance.

Mardi, le 19 août 1975.

A une heure trente, estimant être tout près de Mizen Head invivables dans la brume très dense, j'affale le gènois, laisse PENNEG en panne sous grand'voile seule et vais dormir une heure.

A mon réveil la brise a considérablement fraîchi; surôit, force Prudemment j'envoie le foc n°2 et reprends ma route. Presqu'aussitôt, j'au-dessus de moi, un peu sur babord, le phare de Mizen Head arrive à percer la brume de ses appels. J'en étais bien près! Arrondissant largement Bizen Head je fais route vers Crookhaven. Il vente dur maintenant, et sous sa seule grand'voile roulée à six tours - environ 7 m² - PENNEG trace un magnifique sillage. Une miraculeuse éclaircie de la brume laisse deviner un seul instant le faisceau de Fastnet, puis à nouveau tout est sinistrement voilé. Par bords timides je longe la côte de plus en plus près, jusqu'à la deviner. Je connais Crookhaven, et à mesure que le jour se fait le relief prend forme et nom. Alors que sort un bateau Français j'envoie le tourmentin pour mieux louvoyer, et vers sept heures quarante cinq PENNEG trouve une place au milieu d'une flottille inattendue de yachts dont plusieurs sont Français.

....Je m'affale sur ma couchette et dors jusqu'à quatorze heures.

À terre, la première personne que je rencontre est ce même vieux pêcheur, vu le premier à l'allor, et qui m'avait donné deux poissons en guise de marque d'accueil. Curieuse coïncidence. Nous allons prendre une guinness au pub O'Sullivan où je retrouve Patrick et la patronne qui, avec un sourire, me fait un clin d'oeil. Je retrouve tous ces gens qui, les premiers, m'ont appris à aimer l'Irlande. Lorsque je leur apprends revenir d'Islande, ils sont heureux pour moi du magnifique voyage que je viens de faire et, sans spectacle, me confirment leur amitié.

mercredi, le 20 août 1975.

Ce matin, je suis fatigué. Je dois reconnaître que ma croisière est dure. Le gros temps et le calme plat sont également éprouvants. Mon bateau est vraiment bien petit, ce qui rend la vie à bord parfois très pénible, chaque déplacement tournant à l'acrobatie. Je suis seul, ce qui multiplie les difficultés et exige un contrôle nerveux. L'absence de "pilote automatique" réduit les heures de sommeil ou de repos. Aussi je reste à bord pour essayer de bien me reposer, de récupérer.

L'après-midi, après avoir lavé du linge, je vais me promener sur les falaises, étouffant tant bien que mal un court moment de cafard résultant de ma fatigue excessive.

Alors que je prépare mon dîner, j'aperçois deux magnifiques kayaks sur la galerie d'une voiture. Arrêtant aussitôt mes travaux culinaires, je saute dans mon dinghy et vais à terre. Par chance, ayant trouvé les propriétaires, je peux essayer l'un de ces kayaks, dont les formes sont vraiment très proches de celles de certains modèles groënlandais. Je ne le trouve pas particulièrement rapide, et il me paraît un peu "lourd" à démarrer, cela étant dû probablement d'une part à la pagaie, qui ne convient pas d'autre part à la construction anormalement lourde. Mais la tenue de route est remarquable, et quelle que soit la direction du vent ou de la houle, il est aisé de tenir son cap, caractéristique très rare pour une telle embarcation. Bien qu'aucun "appel" de pagaie, à la gîte, n'arrive à lui faire changer de route, bien à plat il est suffisamment évolutif pour un emploi en mer.

Bien sûr, la soirée se termine avec les kayakistes, au pub.... jusqu'à une heure indue.

jeudi, le 21 août 1975.

Il y a foule de bateaux Français, et la rade est sillonnée de dinghies amenant les équipages à terre ou à bord du voisin pour des visites de curiosité et des bavardages.

Tant j'aime mon petit bateau, il me semble qu'il est le plus joli de toute la flottille, et je finis par croire que c'est bien vrai, car il est admiré de tout le monde.

Crookhaven regroupe une catégorie de navigateurs: ceux qui, sans être les grands long-courriers, ne sont déjà plus des "écraseurs de crabes L'Irlande, c'est déjà une expédition; le début de la grande aventure; on a osé franchir une barrière.

vendredi, le 22 août 1975.

Ce matin je m'amuse comme un petit fou en kayak. J'esquimaute à loisir, jusqu'au moment où mon épaule gauche, se souvenant avoir été démise en rivière sportive, refuse tout service. Pourvu que cela ne me gêne pas trop pour la suite du voyage!

Comme hier je vais d'un bateau à l'autre; non par indiscrétion, mais parce que chacun, ici, Irlandais ou Français, m'entoure d'attentions, probablement frappé par la croisière que je viens d'accomplir, extraordinaire à leurs yeux, et dont beaucoup rêvent un peu. J'avoue que cette croisière je la trouve moi-même fantastique, au point que parfois je me demande si je l'ai vécue, ou bien rêvée.

À dix sept heures, PENNEG part à nouveau. Mais cette fois c'est pour quitter l'Irlande à laquelle il s'est tant attaché, aussi il n'en finit plus de sillonner ce mouillage. De partout on me fait des signes d'adieu.

Un nouvel arrivant, reconnaissant "un bateau Jézéquel", me lance au passage qu'il vient d'acheter son bateau - un 9m.30 Cornu - chez Eliès, à Carantec, qu'il "monte" en Irlande, et me souhaite bon voyage.

Et puis PENNEG le tête, espiègle à ses heures, cligne de l'œil au ras de l'eau et fonce vers le large. Il vente 3 Nord-Ouest. Bientôt la nuit nous efface, comme pour mieux nous dire qu'un épisode est fini.

Adieu, Irlande!....ou aurevoir?....

samedi, le 23 août 1975.

PENNEG marche bien par cette brise 4 à 5 Suroît, et c'est une bonne traversée, rapide et sans histoires, qui semble s'annoncer. En début d'après-midi je mets en panne sous grand'voile seule et un peu de barre au vent afin de me reposer un peu. Lorsque je reprends ma route, vers quinze heures je suis tout près d'un navire de guerre.

La brise mollit en fin d'après-midi et tandis que PENNEG semble impatient à faire à nouveau chanter sa belle étrave, je mets en panne le temps de préparer l'arrivée de la nuit: feux de route, lampe tempête, écran radar, inspection générale, repas chaud, vêtements chauds.

J'aime bien mettre PENNEG en panne courante. C'est un bon moyen de vivre avec mon bateau; de sentir qu'il n'est pas seulement un coureur des mers mais également une maison. En réalité, on perd ainsi bien peu de temps. C'est également un excellent remède contre la fatigue nerveuse: il est bon de savoir que son brave bateau qui demande tant pour être mené à son rendement maximum peut fort bien rester sagement en demi-sommeil sans qu'il y ait besoin de s'en occuper, et que l'on peut alors se décontracter vraiment, se reposer, manger sans hâte; bref, vivre.

A nouveau tout dessus, PENNEG reprend sa course pour traverser la nuit.

Dimanche, le 24 août 1975.

Vers cinq heures la brise mollit, mollit encore, s'évanouit nous plantant, là, à quelques vingt milles des Scilly. Toute la journée le grément grince et cogne affreusement alors que, tête, j'essaie de gagner quelques milles. L'horizon est brumeux et j'entends, sans les voir, défiler des cargos. Heureusement le soleil chauffe énergiquement. Mais que cette journée est pénible! Cueilli parfois par un revers de houle, PENNEG éberlué vire de bord tout seul et refuse de reprendre son cap sans l'intervention de la godille.

Dans toute cette journée, je n'aurai progressé que de deux milles!

Vers vingt heures, l'eau chante enfin, à nouveau, le long du bord. Ce n'est pas une course endiablée, mais nous avançons, c'est le principal. Juste après, exactement où je l'imaginai, Bishop s'allume; puis Sainte

Hélène. Sur babord, un voilier coupe ma route. Je suppose que c'est le "Pilgrim" qui, aidé du moteur, va virer Bishop pour entrer aux Scilly par Ste Mary's Sound. Selon ma bonne habitude, j'entame cette troisième nuit en pointant l'étrave de PENNEG sur le North Channel, chichement guidé par la carte d'atterrissage 2218....

lundi, le 25 août 1975.

Debout dans le cockpit, abruti de sommeil, j'essaie de tirer le meilleur parti de la brise à nouveau bien faible pour me faufiler entre Great Smith et Great Mualto, aidé probablement un peu plus par mon "nez" que par ma carte. Une perche de pêcheur ornée d'un grand morceau de tissu me fait croire un moment, sous les rayons de la lune tricheuse, qu'un voilier a sombré; il n'en est heureusement rien. Par moments, le sommeil me fait basculer. Qu'il est long, le chemin des Scilly!

Enfin, à quatre heures quarante cinq, PENNEG s'endort au mouillage de Ste Mary.

Et moi aussi! Jusqu'à plus de midi.

Dès mon réveil, je vais vite revoir les magnifiques "jigs" et discute avec un charpentier qui répare l'une d'elles. Certaines ont quarante ans. Dire que ces embarcations si longues et si étroites sont, à l'origine, des bateaux pilotes!

Au village, je suis surpris à la vue d'un couple curieux: tous deux barbus, à la Don Quichotte. Deux hommes? Pourtant l'un d'eux est visiblement sur le point d'entrer en maternité. Deux femmes? Oui, mais.... Je hausse les épaules, abandonnant ce délicat problème sans plus en chercher la solution et le mystère reste entier.

Rentrant à bord par le chemin des écoliers, slalomant entre les bateaux au mouillage, j'assiste à un rare spectacle: un côtre aurique d'environ huit mètres, tout dessus - grand'voile, flèche, foc, trinquette -, se faufile au milieu de la flottille encombrant la rade et prend un corps-mort de main de maître. A bord, un vieux couple décontracté, elle à la barre et lui à la manoeuvre. Quelle leçon!

Evidemment, je ne sais résister à l'envie d'aller à bord, où je suis fort courtoisement reçu. Le propriétaire, charpentier de marine, a construit lui-même son bateau. Quel couple sympathique.

Le gréement de côtre aurique permet d'avancer par les brises les plus faibles, tant au plus près qu'aux allures portantes, et à ce point de vue il me paraît supérieur au gréement marconi même équipé d'un spinnaker. Il n'y a pas qu'une vérité, en architecture navale.

L'équipage d'un bateau Français - un Scotch nouvelle version - m'invite à dîner.

Ainsi passe, trop vite, cette journée.

mardi, le 26 août 1975.

L'escale des Scilly m'effrayait un peu. Je pensais y trouver, déjà, une façon de vivre incompatible avec celle qui était devenue mienne. Au contraire, je suis agréablement surpris. Ici se retrouvent en majorité ceux qui aimeraient devenir des oiseaux du large mais ne peuvent ou ne savent partir. Et l'ambiance est, à mon goût, merveilleuse. J'emploie mon temps à bavarder d'un bateau à l'autre, à sympathiser, et à me promener. Comme à Crookhaven, chacun est aimable avec moi et plein de respect pour la croisière que je viens d'accomplir, croisière dont tout le monde a bien vite été au courant, je me rends compte. Bien sûr, je délaïsse la visite de ce groupe d'îles si jolies, si curieuses; mais les contacts humains ne sont-ils pas encore bien plus riches?

Ce soir, Saik Seite m'invite à manger du homard à bord de son Kelt. Au retour, sur le quai l'équipage d'une "Folie Douce", dont l'annexe vient de rendre l'âme, demande assistance pour rejoindre son bord. Et la journée se termine par une discussion "vachement sympa", à bord de "Violina", devant une tasse de café servi bouillant et bu déjà froid.

mercredi, le 27 août 1975.

PENNEG a une affreuse barbe. Je pensais faire toute ma croisière sans caréner, afin que Jojo puisse juger de la qualité des peintures, mais je voudrais éviter de me traîner pour la traversée de la Manche à cause du trafic maritime intense. Aussi j'échoue mon bateau contre le quai et, aidé par Françoise, équipière de "Violina", venue gentiment m'aider, je débarrasso sa carène de sa trop encombrante végétation. Françoise? pas besoin de la regarder deux fois: elle aime la mer autant que moi.

jeudi, le 28 août 1975.

Et ce sont les adieux à l'équipage de "Violina".

Il est difficile de traduire les sentiments provoqués par ces rencontres marines. Ce simple fait en dit bien long: je rejoins PENNEG avec le propre fétiche de l'équipage, Séraphin, un marin de laine fait par la soeur de l'un d'eux....

A onze heures trente, manoeuvrant au mieux, malgré l'émotion, pour laisser à tous ces amis une belle image de mon brave PENNEG, je quitte Ste Mary. Dans le sound, je distance aisément une "Folie Douce" partie en même temps, agréable surprise. Mais, Dieu, qu'il marche bien, mon petit bateau!

Et, tout dessus, par une brise 3 Est-Nord-Est, je mets le cap sur Carantec.

Quelques cargos dragueurs de nuit.

La lune se lève, tout rouge. Un bateau, petite étoile filante, se faufile dessous.

Je me retrouve, seul, dans le zéro et l'infini.

vendredi, le 29 août 1975.

La brise s'est bien sûr endormie; plus longtemps que moi. PENNEG, une fois encore, se désarticule sur un clapot désordonné. Le gui en profit pour assommer petit Pierre: pan sur le "coin de la figure"! Je suis presque K.O. et sans le balcon arrière je serais sûrement passé par dessus bord. A genoux dans le cockpit, la tête entre les mains, les coudes sur le siège, lentement je reprends mes esprits. Mais, là, ne dirait-on pas des morceaux de cervelle? Serais-je déjà au Paradis des Marins? Aurai-je, désormais, pour l'éternité, du beau temps, des vents portants et des escales merveilleuses?.... Ce ne sont que des miettes de pain. Ouf! Pour la première fois depuis mon départ j'utilise la boîte à pharmacie; un superbe pansement adhésif, rouge aussitôt, orne ma tempe tribord. La meilleure des choses n'est-elle pas de rire de ses petits malheurs?

samedi, le 30 août 1975.

Vers une heure et demi je mets en panne sous grand'voile légèrement choquée, entre la route des cargos et l'île de Batz. Une lampe tempête "en avant toutes", suspendue à l'arrière, une autre en veilleuse dans la cabine, et je vais me coucher. Poursuivre me ferait prendre le chenal de nuit et arriver à marée basse; autant attendre. Je sais. Il peut paraître osé de mettre en panne ici, au risque de me faire aborder ou d'aller sur quelque caillou. Mais ma croisière m'a appris une certaine philosophie que j'appellerais sagesse si cela ne paraissait pas prétentieux. Un Irlandais me disait que j'étais un sage; répondant que je me prenais plutôt pour un enfant terrible, il me répliqua que c'était la même chose!.... Quoi que l'on fasse, il y a dans chaque action une part de risque; et puis le destin est ce qu'il est, et personne ne peut aller contre. Alors, et sans pour autant baisser les bras et se moquer de tout, mais au contraire en ayant le courage, la force de "foncer", il faut savoir accepter l'inconnu du risque, ne pas être obsédé par des problèmes souvent faux ou superflus de sécurité. Quand bien même tout serait humainement prévu, c'est un impondérable qui peut, d'un coup, tout réduire à néant. Inutile, vain de trop se "casser la tête". Lorsqu'on a agi de telle façon que son sommeil sera sans cauchemar, et bien, après, il faut savoir s'en remettre à la main de Dieu; au destin.

Passée au Nord-Nord-Ouest, la brise a nettement fraîchi lorsqu'à trois heures et demi je monte sur le pont. Je me suis si bien habitué aux mouvements de mon bateau que, de la cabine, il ne me semble pas qu'il fasse si mauvais. C'est pourtant sous grand'voile seule, roulée à deux tours, que je poursuis ma route. La mer est très dure, et lorsque je double

Astan je suis fort aise que PENNEG soit aussi docile à la barre. Les vagues qui nous poursuivent sont particulièrement agressives; enragees, elles bavent l'écume, et elles sont si serrées que je dois fréquemment les "négocier".

Bientôt la mer s'apaise et pour redonner fière allure à PENNEG je déroule les tours de rouleau. Les tourelles défilent, puis les perches.

Vers huit heures, PENNEG, incrédule, retrouve Carantec. Carantec où il est né voici à peine plus de trois mois.

Trois mois de croisière. Trois pays. Trois mille milles. Triple ration d'amitié.

Vers dix heures Jojo, le charpentier magicien, le "père" de PENNEG, arrive de Guernesey à bord de son REDER NOZ tout neuf, autre merveille.

....John, mon "père Irlandais", m'avait dit: "C'est peut-être une fin, mais surtout un commencement"....